

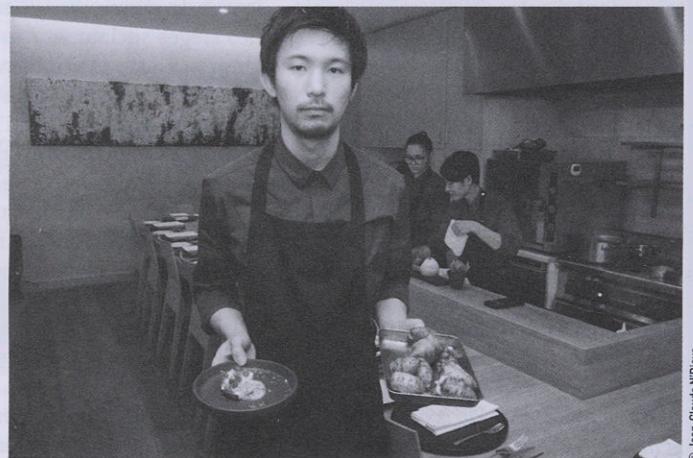
# LE 18<sup>E</sup> DU MOIS

## COMMERCE ET START-UP, LE 18<sup>E</sup> QUI ENTREPREND

ISSN 1259-9034

► P. 2-5

### RATS ET FUITES S'INVITENT À L'ÉCOLE DE LA GUADELOUPE ► P. 17



© Jean-Claude N'Diaye

### DEUX NOUVELLES ÉTOILES SUR LA CARTE DE L'ARRONDISSEMENT

► P. 7



© Jean-Claude N'Diaye

**LA VIE DU 18<sup>E</sup> • P. 10**

Les journées  
des métiers d'art

**MONTMARTRE • P. 12**

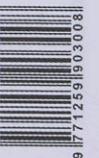
Un parc éolien  
sur la Butte

**GOUTTE D'OR • P. 14**

Une permanence  
pour aider les ex-détenus

**HISTOIRE • P. 18-19**

Les 150 ans du marché  
Saint-Pierre



21 80 20 32713

# CULTURE, COMMERCE ET START-UP, LE 18<sup>E</sup> QUI ENTREPREND

*Des locaux moins chers que dans le centre de Paris, un arrondissement bien desservi par les transports en commun, des dispositifs d'accompagnement privés ou publics, les atouts du 18<sup>e</sup> suscitent les installations d'entreprises.*

C'est le charme du 18<sup>e</sup>... Des entreprises préfèrent s'installer dans l'arrondissement pour la qualité de vie s'enthousiasme Afaf Gabelotaud, adjointe au maire du 18<sup>e</sup> en charge du développement économique, du commerce et de l'artisanat. Il y a certainement d'autres explications, mais d'après les données de la Chambre de commerce et d'industrie de Paris (CCIP), depuis 2009, le nombre d'établissements dans le 18<sup>e</sup> a crû de 55 % ; dans la capitale, la moyenne s'établissait à + 38 %.

## Alimentaire et supérettes

Un secteur est particulièrement développé dans notre arrondissement : le commerce de détail compte 3 567 entreprises (+ 26 % entre 2009 et 2016). « L'alimentaire de niche fonctionne assez bien à Paris généralement et dans le 18<sup>e</sup> aussi, confirme Pierre de Ricaud, responsable du département commerce et projets territoriaux de la CCIP, depuis une dizaine d'années les supérettes se développent, c'est devenu le lieu d'approvisionnement généraliste des Parisiens. » Il constate également une montée en gamme des commerces du 18<sup>e</sup> « liée à l'arrivée de nouvelles populations notamment du côté sud de la Butte. Elles ont des appétences pour de nouveaux types de commerces, de style semi-luxe, artisanat d'art, etc. » Après le commerce de détail, les activités juridiques et comptables sont très représentées (2 550 structures) ainsi que la construction (2 276 entreprises) et enfin l'hébergement et la restauration (2 051 structures). La culture est aussi présente avec de nombreuses salles de spectacles, des librairies et des lieux de diffusion de la culture. Les établissements d'art, de divertissement et musées étaient par exemple 949 en 2016, soit 10 % des établissements parisiens, contre 3 % en 2009.

## Favoriser l'emploi

Néanmoins, « le 18<sup>e</sup> a une image un peu brouillée et pas vraiment ancrée comme une destination pour les entreprises du

tertiaire », confie Magali Marton, directrice des études chez Cushman & Wakefield, un cabinet de conseil en immobilier d'entreprise. « Il n'y a pas de véritable pôle tertiaire... ou une certaine difficulté à attirer, hors du tissu local de petites PME/TPE ». Pour changer cette image, la mairie du 18<sup>e</sup> espère attirer des sièges sociaux et des hôtels d'entreprises et mise notamment sur la montée en puissance de l'Arc de l'innovation. Cette zone qui regroupe les arrondissements de l'est de Paris et les communes attenantes de Seine-Saint-Denis et Val-de-Marne voudrait créer une dynamique pour attirer les jeunes pousses et les PME, notamment par la mise à disposition de locaux au sein d'« hôtels », en fait, des locaux d'entreprises avec des services et équipements communs. « Cela créera un développement économique certain, beaucoup de personnes vont arriver, travailler et créer des richesses par le biais de la consommation dans le quartier », se réjouit Afaf Gabelotaud.

Des projets sont déjà en cours de réalisation comme à la porte Montmartre où la livraison de l'hôtel d'entreprises Binet est attendue pour bientôt. La mairie aimerait que l'arrivée de ces infrastructures profite en priorité aux habitants. « Nous signons des conventions entre les bailleurs, la ville et les locataires pour pousser à recruter localement » indique Afaf Gabelotaud. Et pour cela, elle mise beaucoup sur l'accompagnement. « Nous les mettons en relation avec les missions locales. Le 18<sup>e</sup> compte beaucoup de structures pour accompagner les entreprises et leur présenter du public prioritairement issu des bassins d'emplois précoces. »

## Soutenir le commerce

Autre forme d'aide aux entrepreneurs, les programmes d'appui à l'installation. Ainsi, en va-t-il de Paris commerces, dont l'objectif est de faciliter la recherche d'un local et l'installation dans les quartiers en déficit de commerces ou de commerces de qualité. De deux manières. Soit en recourant au groupement d'intérêt économique

inter-bailleurs Paris commerces (GIE) qui propose des locaux à loyer raisonnable dans le parc des bailleurs sociaux sans acquitter de droit d'entrée, ni honoraires d'agence. Soit par le contrat Paris commerces qui entraîne l'acquisition à l'amiable ou par préemption par la SEMAEST et la Ville de locaux privés. Ils choisissent d'y installer des projets de leur choix et de qualité, selon les besoins du quartier. Là encore, les conditions d'installation sont avantageuses, pas de droit d'entrée, des loyers progressifs ainsi que la mise en réseau avec les partenaires de la SEMAEST et un accompagnement.

## Environnement porteur

Enfin, d'autres structures permettent de créer un environnement favorable à l'entrepreneuriat, à finalité lucrative ou non. Ainsi, la couveuse Épicéas soutient depuis plus de dix ans le développement de projets relevant de l'économie sociale et solidaire. Elle a accompagné notamment les coopératives Mam'Ayoka (insertion des femmes par l'emploi en cuisines du monde), La Louve ou encore l'association Carton Plein (réemploi de cartons usagés et activité d'insertion dans le déménagement).

Pour des projets plus avancés et relevant du secteur lucratif, l'agence de développement économique Paris & Co a mis en place des incubateurs et des pépinières à Paris. Le 18<sup>e</sup> accueille son pôle Ville durable et numérique avec le Paris région innovation nord express (Prine), rue René Clair. On retrouve là-bas l'incubateur Immobilier de demain dédié à la construction, au développement de services urbains ; ou encore Rolling Lab, qui abrite quelques « perles » comme Enlarge your Paris, site répertoriant les événements culturels et de loisirs du Grand Paris, ou Géovélo, application française de calcul d'itinéraire vélo nourrie par des données ouvertes. Enfin, Positive planet France propose quant à elle un accompagnement individualisé gratuit à la création d'entreprises pour les habitants des quartiers prioritaires.

## Immo pas cher

Il reste que l'atout maître du 18<sup>e</sup> pour attirer les entreprises tient dans les prix de l'immobilier commercial. Certes, l'arrondissement n'échappe pas à la hausse généralisée qui touche la capitale, no-

tamment Montmartre qui depuis 2015 bénéficie du statut de zone touristique internationale (ZTI) avec ouverture des commerces le dimanche. Mais les prix restent inférieurs à la moyenne parisienne qui s'établit à 660 €/m<sup>2</sup>/an et dépasse 10 000,00 €/m<sup>2</sup> à la vente. « Dans le 18<sup>e</sup>, la valeur moyenne des baux locatifs en 2017 s'établit à 280 €/m<sup>2</sup>/an et entre 340 et 350 €/m<sup>2</sup>/an dans le neuf ; à la vente, le mètre carré de bureau atteint en moyenne 3 900 €/m<sup>2</sup> », explique Magali Marton.

On compte une vingtaine d'immeubles tertiaires dans le 18<sup>e</sup> à la location ou à la vente, soit 22 000 m<sup>2</sup> de surface disponible. « Chapelle International » représente à lui seul près d'un quart de l'offre. Cette opération emblématique développée par SOGARIS propose 5 376 m<sup>2</sup> de bureaux neufs au prix de 340 €/m<sup>2</sup>/an. D'autres projets de construction sont en cours comme l'aménagement du site Hébert (40 000 m<sup>2</sup> à l'horizon 2022) qui viendra augmenter l'offre de bureaux dans le 18<sup>e</sup>. •

SAMUEL CINCINNATUS

## INCUBATEURS, COUVEUSES ET PÉPINIÈRES

Ces différentes structures accueillent les créateurs d'entreprise à des stades de développement divers. De la conception au lancement d'un produit ou d'un service, la couveuse permet de tester l'activité en mettant à disposition son numéro Siren — mais non ses locaux — pour que les créateurs puissent facturer leurs services. L'incubateur accueille physiquement des entreprises nouvellement créées et jusqu'à leurs trois ou cinq ans d'existence. Chacun d'eux est normalement centré sur un secteur d'activité et accompagne la recherche de financements.

Les pépinières représentent la troisième étape, avant que la jeune entreprise n'ait développé les moyens d'investir ses propres locaux. L'accès à toutes ses structures est payant.

# RECONCIL RECYCLE LES EMBALLAGES

C'est une petite start-up vraiment dans l'esprit d'aujourd'hui, pilotée par quatre jeunes et implantée dans l'incubateur Prine (Paris région innovation nord express). Ce bel espace accueille près de 90 entreprises innovantes en phase de décollage et leur propose, à coût réduit un hébergement et divers services pour une durée maximale de trois ans. Reconcil (réseau d'emballages consignés citoyen et local) a été lancé par Sofiane Hassaïne-Teston aidé par les deux co-fondatrices Pauline Couvent et Marine Ibba, à partir d'une idée qui lui tenait à cœur depuis longtemps. « *Sensible à l'environnement, à la gestion des déchets, je me désolais de voir dans la rue des barquettes de restauration rapide abandonnées une fois leur contenu avalé. J'ai eu alors l'idée de remplacer ces emballages par une solution éco-conçue et réutilisable et de créer un système de consigne en économie circulaire* », décrit Sofiane.

## Financement

Économie circulaire, une expression qui a de l'avenir puisqu'elle fait l'objet d'une feuille de route au ministère de l'Écologie et à la Ville de



Laudine, Sofiane et Pauline travaillent au sein de l'incubateur Prine.

Paris ! Sélectionné par la Ville pour son projet innovant, Reconcil, lancé en septembre 2017, est en bonne voie : le design de l'emballage est en cours et le lancement d'un prototype est prévu pour une expérimentation chez le fromager *La Laiterie de Paris* et le restaurant *Chez Foucher mère et fille*. Il vise ensuite des partenariats locaux dans les 18<sup>e</sup>, 19<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> arrondissements. « *Reste encore à trouver le lieu de lavage et de stockage des barquettes, un financement de 30 000 à*

*50 000 € pour la fabrication en série, le tout pour un lancement de l'opération en septembre 2018* », précise Sofiane. Réduire les déchets de la restauration à emporter, grâce à un emballage réutilisable, consigné, écologique et pratique, une belle initiative à soutenir : avis aux investisseurs ! •

## MARYSE LE BRAS

48 rue René Clair, métro Simplon.  
sofiane@reconcil.fr — www.reconcil.fr

# UN INVENTEUR-ENTREPRENEUR D'HIER

*Le créateur de la minuterie d'escalier avait son atelier à Montmartre.*

Un véritable *Géo Trouvetout* selon sa petite-fille Nicole, Jules Courtois (1873-1950), était un inventeur, un entrepreneur, un créateur de start-up avant l'heure ! Tout en étant comptable à l'Opéra-Comique, il invente la minuterie Courtois au mercure pour éclairage électrique. Il dépose un brevet et crée son entreprise, d'abord rue de la Folie Méricourt dans le 11<sup>e</sup> arrondissement, puis au 10 rue Germain Pilon à Montmartre. On y voit encore les traces de l'ancien atelier, ouvert jusque dans les années 1985, où il travaillait avec les ouvriers : bureaux en bois, grosses poulies au plafond auxquelles étaient accrochées des courroies d'entraînement pour la fabrication et le polissage des pièces de minuterie.

## Esprit curieux

Diffusé dans 70 pays, le système était simple et inusable : une ampoule de mercure permettait en se dilatant, grâce à une résistance, de déclencher le système de minuterie. Travailler le mercure n'était pas sans risque : « *un jour mon grand-père a été saisi d'un tremblement mercuriel, symptôme sans conséquence grave, heureusement*



Jules Courtois en autoportrait pour lui, de début d'attaque de son système nerveux », se souvient Nicole Courtois. Car si aujourd'hui, manipuler le mercure est interdit, on n'en connaissait pas jadis les dangers ! En façade de l'immeuble, se trouvaient les bureaux avec le service de vente et d'après-vente, assuré sur place et par un ouvrier qui dépannait dans tout Paris, en cas de besoin, les minuterie des escaliers. Il y avait encore à Montmartre des fabriques, des étals de marchands de quatre saisons, des

ateliers d'artistes, aujourd'hui le plus souvent remplacés par des bars ou des magasins de vêtements.

Jules Courtois est aussi l'inventeur d'un appareil photographique pliant appelé « pochette-jumelle » avec lequel il a pris de magnifiques clichés, dont son autoportrait réalisé en couleurs sur plaque de verre en 1913. Il l'a cédé aux frères Lumière. Son petit-fils, Thierry, aime à le décrire ainsi « *travailleur infatigable, surtout la nuit, c'était un original, à l'esprit curieux et fantasiste qui écrivait sur sa carte de visite la mention : inventeur* ».

## M.L.B.

*Locataire au pas indécis,  
Qui rentre lorsque minuit sonne,  
Dans ton escalier obscurci,  
Que n'as-tu guidant ton âme endormie,  
Et t'éclairant comme en plein jour,  
De Courtois, la minuterie.*

JULES COURTOIS

## LE 18<sup>E</sup> DU MOIS

Le 18<sup>e</sup> du mois est un journal d'information sur le 18<sup>e</sup> arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale. Il est édité par l'association des Amis du 18<sup>e</sup> du mois.

### Ont collaboré à ce numéro :

Christian Adnin, Joseph Banderet, Stéphane Bardin, Hajer Khader Bizri, Séverine Bourguignon, Sylvie Chatelin, Virginie Chardin, Samuel Cincinnatus, Daniel Conrod, Michel Cyprien, Nadia Djabali, Anne Farago, Marie-Odile Fargier, Florianne Finet, Danielle Fournier, Jacqueline Gamblin, Annie Katz, Henri Lamproie, Maryse Le Bras, Capucine Léonard Matta, Patrick Mallet, Sandra Mignot, Jean-Claude N'Diaye, Thierry Nectoux, Sophie Roux, Céline Tanguy, Martine Thiam, Anne Thiriet, Véronique Vidalou.

### Rédaction en chef :

Sandra Mignot  
Annie Katz, adjointe.

### Graphisme original :

Pilote Paris

### Maquette :

Patricia Béglet

### Relecture et correction :

Stéphane Bardin, Florian Gaudin Winer, Céline Tanguy

### Bureau de l'association :

Anne Bayley, présidente,  
Mathieu Le Floch, vice-président,  
Christian Adnin, trésorier,  
Patrick Mallet, secrétaire.

### Communication et réseaux sociaux :

Marie-Pierre Nedeleg

### Responsable de la distribution :

Anne Bayley

### Responsable des abonnements :

Martine Souloumiac

### Responsable de la mise sous pli :

Marika Hubert

### Directeur de la publication :

Christian Adnin

### Fondateurs :

Marie-Pierre Larrivé, Noël Monier  
et Jean-Yves Rognant.

Imprimé sur papier recyclé

76 rue Marcadet 75018 Paris

tél. : 01 42 59 34 10

18dumois@gmail.com

www.18dumois.info

RETROUVEZ  
LE 18<sup>E</sup> DU MOIS  
SUR LES RÉSEAUX  
SOCIAUX

FACEBOOK / LE 18E DU MOIS

TWITTER / @LE18EDUMOIS

Et bien sûr chez votre marchand de journaux !

# UN NOUVEL ESPACE DE COWORKING

Minca-coworking accueille chaque jour des travailleurs indépendants surtout issus du 18<sup>e</sup> arrondissement.



© Christian Admin

L'espace lumineux s'est installé dans un quartier en demande.

Minca est une ville de Colombie dont le nom signifie également, dans la culture précolombienne, « travail collectif à des fins sociales ». C'est donc naturellement ainsi que Gabriel Acero et Marc Aivaz Zadeh ont décidé de nommer l'espace de co-working qu'ils souhaitaient créer dans le 18<sup>e</sup>. Le concept du coworking est né il y a quelques années. Le marché de l'immobilier étant assez cher à Paris, il est parfois difficile de trouver un bureau fixe pour travailler

et recevoir ses clients. Les espaces de coworking permettent donc de réserver un bureau pour travailler, pour une heure à un mois. Ouvert depuis le 8 janvier dernier, Minca accueille des petites entreprises, des consultants, des journalistes ou encore des auteurs. « Beaucoup de gens travaillent chez eux et n'ont pas forcément besoin d'un bureau tous les jours », explique Gabriel Acero, président de Minca-coworking. « Mais de temps en temps pour

sortir de leur quotidien, ils souhaitent avoir un environnement de travail un peu plus professionnel. Chez soi, il y a beaucoup d'éléments de distraction et ce n'est pas toujours agréable de recevoir des clients à la maison. Ici, on a deux salles de réunion équipées. »

## Espace chaleureux

« Pour trouver notre lieu d'installation, on s'est appuyés sur des études de l'Insee qui répertorient les quartiers où il peut y avoir une demande d'espace comme le nôtre. En analysant des données Facebook, ils ont remarqué que dans un rayon de 500 mètres du local, il y avait beaucoup de travailleurs indépendants et professions libérales. Les créateurs de Minca-coworking voulaient rassembler les avantages qu'ils avaient trouvés dans les entreprises où ils travaillaient. Installé au 48 rue Joseph de Maistre, l'espace peut accueillir de 9 h à 19 h 30 entre 30 et 40 personnes. L'open space permet de favoriser les échanges entre les coworkers, car les fondateurs ont envie de mélanger tous les types d'activités, de créer une communauté qui aurait plusieurs compétences à mettre en synergie. « L'aspect du lieu était important. On voulait qu'il soit agréable, chaleureux, très lumineux et ici on a vraiment une partie de visibilité sur la rue et la grande verrière qui donne cette lumière naturelle au quotidien. »

## Vraie vie de quartier

Pour faire connaître Minca-coworking, les fondateurs ont fait de la publicité sur les réseaux sociaux, échangé des cartes avec les restaurants du quartier, distribué des flyers à la sortie du métro. « Les gens étaient intéressés car il y a vraiment une vie de quartier dans le 18<sup>e</sup>. On a vite rencontré des restaurateurs et on s'entraide », confie le président de Minca-coworking.

## LES AUTRES ESPACES PARTAGÉS

Studios singuliers  
44-46 rue René Clair,  
01 44 92 47 02  
studios-singuliers.fr

SPLIT Coworking  
3 rue Stephenson,  
01 81 51 66 84  
split-coworking.fr

Morning Poissonniers  
102 rue des Poissonniers,  
07 81 83 33 49  
morning-coworking.com

Draft Ateliers  
12 esplanade Nathalie Sarraute,  
09 81 01 02 17  
ateliers-draft.com

Easywork Mercure Paris Montmartre  
3 rue Caulaincourt,  
01 44 69 70 70  
mercure.accorhotels.com

La Manufacture  
8 rue Myrha, 01 53 41 41 50  
lamanufacture.fr

king. Les clients viennent en majorité du 18<sup>e</sup>, après quelques mois d'activité, les premiers retours sont très encourageants. •

## SAMUEL CININNATUS

48 rue Joseph de Maistre, 01 45 80 93 55  
5 €/h, 25 €/jour (carnet de 10 : 200 €), à plein temps : 340 €/mois

Je disposais déjà de 60 % du capital nécessaire. Pourtant, les banques n'ont pas tout de suite suivi, avec leur système de mesure de risque, elles étaient frileuses. » Nawal avait pourtant 11 ans d'expérience dans le secteur comptabilité-finance. « C'est finalement une amie qui m'a permis de rencontrer un banquier plus favorable à mon projet. Elle lui a présenté le potentiel du quartier et l'a convaincu. »

Enfin, dernier obstacle et non des moindres, la gestion des travaux. « Si on gère mal les chantiers, il peut y avoir de gros retards pour l'ouverture, beaucoup de pertes financières, des loyers qui sont payés pour rien et c'est ça qu'il me fallait gérer en priorité ». Aujourd'hui, il se dit rassuré : « Les gens se sentent impliqués dans la vie des commerces, je fais partie du quartier, ils veulent que mon activité continue à exister car je propose des produits de qualité. » •

S.C.I.

# NAWFAL BOUYA A GAGNÉ SON PARI

La Fine Épicerie de la Goutte d'Or, ouverte en décembre 2015, affiche un bilan plutôt positif. L'entrepreneur a su convaincre ses clients, et avant eux, trouver de l'aide pour lancer son entreprise.

Ouvrir un commerce de charcuteries et de fromages à la Goutte d'Or, c'était un pari risqué. Pourtant, deux ans après, La Fine Épicerie de Nawfal Bouya a trouvé sa clientèle. « Au départ, même la mairie était dubitative, parce qu'on est dans un quartier où les habitants ne sont pas réputés être spécialement attirés par ces produits », rappelle Nawfal. Sauf que la Goutte d'Or attire également bon nombre de jeunes actifs, avec d'autres envies de consommation. C'est avec ce marché potentiel en tête que Nawfal s'est lancé. Pour

trouver un local, il s'est adressé à la mairie et a obtenu un contrat Paris commerces, géré par la Semaest pour le compte de la municipalité. Développé dans les quartiers dévitalisés, celui-ci permet d'accéder à des locaux à faible coût. Après un passage en commission, son dossier a été accepté, il a ainsi pu s'installer dans l'ancienne boutique d'une agence immobilière.

## Des banques réticentes

Sur le plan financier, le jeune commerçant s'est ensuite tourné vers Pa-

ris initiative entreprise (PIE). Créé en 2000 par la Ville de Paris, la région Ile-de-France, la Caisse des dépôts et la CCIP, PIE accompagne les créateurs d'entreprise franciliens pour obtenir un premier financement des banques grâce au levier des prêts à la personne ou à l'entreprise. Cette structure apporte des prêts sans caution et des garanties sur prêt bancaire. En 2015, le 18<sup>e</sup> a accueilli 9 % des entreprises aidées à Paris par PIE, soit 25.

« J'ai validé un dossier auprès de PIE qui me permettait d'avoir une garantie financière et de couvrir une partie du prêt.

# UN LABEL POUR L'ARTISANAT LOCAL

Dix-sept productions de l'arrondissement ont décroché la mention « Fabriqué à Paris », créée par la mairie de Paris pour « démontrer l'excellence et le dynamisme de l'artisanat parisien ».

Passion, patience et pugnacité, trois qualités indispensables pour relever le défi du « Fabriqué à Paris ». Fin 2017, le jury de ce nouveau label, porté par la Ville, la Chambre de commerce et d'industrie de Paris et la Chambre des métiers et de l'artisanat, a distingué 234 artisans, créateurs et entrepreneurs de la capitale, dont dix-sept dans le 18<sup>e</sup>.

Point commun entre une échoppe de bottier tapissée de centaines de formes de souliers en bois et un studio de conception et de fabrication de maquettes industrielles high-tech ? Quel trait d'union entre les fourneaux d'un boulanger-pâtisseries et un atelier de maroquinerie où l'on coupe et coud de toutes pièces les sublimes sacs exposés dans la boutique-showroom attenante ? Réponse : le travail artisanal local.

Les bottines, ballerines et escarpins de l'Atelier Maurice Arnould éclosent entièrement sur place et sur mesure, selon l'art et la manière du maître bottier. Avec tout autant de minutie naissent les prototypes futuristes de Tryame, moulés, fraisés, découpés, assemblés et peints « maison ». Même chose, vous le devinez, pour les sacs de la marque Dognin, les macarons à la noisette du Levain d'antan de Pascal Barillon, les jus bio pressés à froid de l'Atelier Jus. Idem pour les potagers d'intérieurs aquaponiques (mais oui !) de Mon Éco Potager.

## Hommage au bel ouvrage

Car même malmenée par des décennies de bouillon économique et de flambée foncière, la fabrication parisienne résiste et signe des produits emblématiques et originaux. Le jeune label se veut donc un coup de pouce à cet artisanat qui perpétue et réinvente les savoir-faire. Il dis-



Marcia de Carvalho recycle les chaussettes en vêtements à la pointe de la mode.

tingue des produits de fabrication (ou de dernière transformation) locale avérée. Parmi les critères considérés : la transmission de techniques traditionnelles, l'intégration de l'innovation aux processus, la prise en compte des enjeux sociaux, sociétaux et environnementaux.

Principale motivation des candidats à cette première édition : la visibilité accrue offerte par le label, dont le règlement stipule qu'il est « une marque de reconnaissance et un gage de qualité » pour les consommateurs « en recherche d'authenticité et de sens ». Les lauréats sont en effet autorisés à apposer la vitrophanie « Fabriqué à Paris » sur leur devanture et utiliser ce titre dans leur communication.

## Mosaïque, robes épiques et féeriques

L'exception confirmant la règle, pour la mosaïste Mathilde Jonquière, la visibilité n'était pas le but recherché. « Si j'ai candidaté, c'est uniquement pour soutenir la petite entreprise et la création artisanale dans Paris intra-muros. En plus de son métier, un artisan doit gérer toutes les problématiques d'une entreprise : déclarations sociales, facturation, communication... jusqu'au nettoyage du trottoir. Quand, en plus, il n'a pas une surface suffisante pour travailler, ça devient très compliqué. La tentation est grande de déménager ou de sous-traiter. Alors tout soutien est bienvenu... »

Pas plus que Mathilde, Zélia Van Den Bulke n'est en mal de notoriété. Pour la volubile créatrice des robes « Sur la terre comme au ciel » et des tabliers « Zézette by Montmartre », apposer le logo sur sa vitrine est surtout un amusant pied-de-nez à la vie. « Quand je me suis installée rue d'Orsel,

le 18<sup>e</sup> n'était pas un coin fréquentable pour le monde de la couture. Et coudre soi-même ses créations n'était vraiment pas tendance. Trente ans plus tard, on me distingue pour ça. C'est chouette, non ? »

## Le miel & les chaussettes orphelines

Outre le label, quinze mentions spéciales ont été décernées dans cinq catégories : artisanat d'art et création, artisanat alimentaire, activités de production, innovation, coup de cœur. Ainsi le miel issu de ruchers parisiens récolté et mis en flacon (façon nectar haut de gamme) par Apis Civi a été récompensé du 3<sup>e</sup> prix de la catégorie « Artisanat alimentaire » par le jury du label, et du 1<sup>er</sup> prix « Coup de cœur des Parisien.ne.s ».

Le premier prix de chaque catégorie était gratifié de 2 000 € : « un coup de pouce toujours appréciable » selon la créatrice Márcia de Carvalho, 1<sup>er</sup> prix « Innovation » pour ses vêtements et accessoires de mode tricotés en fils recyclés issus de chaussettes usagées. Méritée, cette distinction l'était amplement pour la jolie marque éco-chic qui fonctionne en économie circulaire, favorisant l'insertion sociale. •

VÉRONIQUE VIDALOU

Liste complète des porteurs du label à consulter sur [www.paris.fr/fabriqueaparis](http://www.paris.fr/fabriqueaparis)

## SUR L'AGENDA

### LUNDI 16 AVRIL

#### Conseil d'arrondissement

En mairie dans la salle des mariages, à 18 h 30.

### DIMANCHE 1<sup>ER</sup> AVRIL

#### Concert promenade

L'Université populaire de la musique sort du 18<sup>e</sup> et propose d'entendre Bach au Musée de la musique. Cité de la musique, 221 avenue Jean Jaurès à 14 h 30.

### MARDI 3 AVRIL

#### Piano libre

Artistes et public improvisent en jazz mais aussi en classique, ou encore pour accompagner les films muets dans les premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle avec l'Université populaire de la musique et Michel Boëdec, pianiste, compositeur et improvisateur. En mairie à 19 h.

### MERCREDI 4 AVRIL

#### Quartiers populaires

Réunion publique de bilan sur la politique de la Ville des quartiers populaires. En présence de Colombe Brossel, adjointe à la maire de Paris et Éric Lejoindre. À 18 h 30. En mairie, salle des fêtes.

### DU 4 AU 8 AVRIL

#### Documentaire

Trente films de vingt pays (Brésil, Belgique, Allemagne, Espagne, Pologne...) à la 10<sup>e</sup> édition du Festival international du documentaire émergent, [www.fide.festivaldoc.com](http://www.fide.festivaldoc.com), plus des expos, des concerts... Au Shakirail, 72 rue Riquet.

### JEUDI 5 AVRIL

#### Aérosol à l'avenir

Réunion publique sur le projet Hébert. En mairie, à 18 h 30, salle des mariages.

### SAMEDI 7 AVRIL

#### Opération nettoyage

Sensibilisation à la propreté et opération nettoyage de printemps avec les équipes de la DPE du 18<sup>e</sup> et l'association Village Clignancourt, rendez-vous au Square Sainte Hélène, 43 rue Letort, à 9 h 30.

#### Vide grenier

Organisé par Montmartre à la Une, rue Caulaincourt.

### DIMANCHE 8 AVRIL

#### Jeunes lecteurs

Salon du livre de jeunesse solidaire. Vente de livres jeunesse (0,80 € le livre), dédicaces, expositions, ateliers et animations. De 14 h à 18 h au centre Paris Anim'Binet, 24-28 avenue de la porte Montmartre.

# UN BOUQUET DE TULIPES PORTE DE LA CHAPELLE

Une missive à Anne Hidalgo pour une suggestion originale de destination d'une imposante œuvre d'art.



Madame la Maire,

Qui je suis pour me mêler des grandes affaires de l'art lorsqu'il flirte avec la politique et fait tourner la tête des intellectuels de renom de la terre entière ? Je vous le laisse à penser. Il n'empêche, le sujet dont je me permets de vous entretenir en ce début de printemps est de la plus haute importance symbolique. Il concerne l'art en effet, mais l'art tout seul, l'art tout nu, tout simple, tout petit, dans sa forme et son propos, ce qu'il donne à voir de lui-même, dans sa relation aux gens, tels que les habitants d'un quartier disons... compliqué, l'art comme pouvant les éclairer, les apaiser, les rassurer, les inspirer, les consoler, les agacer, les irriter...

## Force du geste

La liste est infinie, mais j'en viens au fait. Un collègue écrivain habile et culotté, Thomas Clerc, a récemment suggéré dans le journal *Le Monde* (28 février 2018) que le fameux bouquet de tulipes que l'artiste Jeff Koons se propose d'offrir à la Ville de Paris en hommage aux victimes des attentats de l'année 2015, ce fameux Bouquet of tulips de dix mètres de haut, huit de large et trente-cinq tonnes, que le même Jeff Koons aimerait voir trôner entre le Musée d'art moderne de la Ville de Paris et le Palais de Tokyo, soit l'un des emplacements les plus prestigieux de la capitale, eh bien que vous l'installiez, ce satané bouquet dont vous ne savez que faire, en un lieu beaucoup plus approprié, un lieu que vous honoreriez par ce geste audacieux, un lieu que vous connaissez parfaitement pour y avoir fait installer à la fin de l'année 2016 un centre d'accueil et d'orientation pour les migrants, je veux parler de la porte de La Chapelle. Que dites vous de ça ? Pertinent, radical, non ? Imaginez l'effet sur Jeff Koons le milliardaire, sur ses agents, ses marchands et ses mécènes probablement encore plus riches que lui, sur les gommeux et autres mirliflores de la culture, sur les migrants désœuvrés dont la présence ici ne s'explique pas seulement par l'existence d'un centre d'accueil à eux dédié, sur les habitants de ce quartier qui ne manqueraient pas de se dire, tiens, elle (c'est-à-dire vous) pense à nous...

Outre la force du geste politico-culturel, Mitterrand et sa pyramide, Hidalgo et son bouquet de tulipes, votre décision gauchirait d'un coup d'un seul la démarche artistique jusque-là plutôt conservatrice de Jeff Koons, tant il est démontré que l'emplacement d'une œuvre d'art, son cadre de déploiement expriment quelque chose de cette œuvre, en déplacent le sens.

## Salut politique

Imaginez encore, mais j'ose à peine vous l'écrire, le coup de starter que pareille décision apporterait à votre campagne des prochaines municipales dont j'entends dire un peu partout qu'elle en aurait grandement besoin. En un mot comme en cent, si vous ne me lisez pas ni ne lisez *Le 18e* du mois, lisez au moins ce texte de Thomas Clerc dans *Le Monde* du 28 février dernier, vous y trouverez peut-être de quoi faire votre salut politique, et nous, simples habitants de la porte de La Chapelle, un peu de couleurs et de kitch « pipolisé » par voie de conséquence. Adieu Vélib's ingrats, voies sur berges désolantes, Cour des comptes vétilleuse, adieu tracas en tous genres... Je vois déjà la foule des amateurs d'art mondialisé abandonner les rives argentées du Trocadéro pour rejoindre les cieux résolument post modernes de la porte de La Chapelle aux cris de « Vive l'art, Hidalgo et les tulipes ! »

Croyez-moi si vous le voulez, M<sup>me</sup> la maire, en m'adressant à vous sans façon, je ne pense qu'à votre tranquillité future, au respect que je vous dois, et je me dis, finalement ce Thomas Clerc ne manque pas d'air, citoyennement vôtre. •

DANIEL CONROD

## L'HUMOUR SELON VÉLIB' !

Stations en chantier qui proclament depuis des mois « Vélib' revient vite » mais peu d'ouvriers au travail : les abonnés sont furax !

Dans un courrier aux abonnés, Vélib' assure « déployer un projet extrêmement ambitieux et d'une envergure unique : installer le plus grand réseau au monde de vélos mécaniques et électriques en libre-service, rechargeables en station ». Paris étant la plus belle ville du monde, l'usage des superlatifs est monnaie courante... C'est en fait un fiasco majeur ! Certes, l'hiver n'est pas le mois où on a le plus envie de pédaler, mais les 1 400 stations et 20 000 vélos

annoncés se font attendre et les stations de la Butte apparaissent encore comme des points noirs.

### Stations supprimées

Alors Vélib' annonce « À circonstances exceptionnelles, moyens exceptionnels » ! Transparent (c'est à la mode !), Vélib' poursuit : « Pour ceux d'entre vous qui ont commencé à utiliser les Vélib' le développement du nouveau service et de son système informatique a parfois entraîné des dysfonctionne-

ments techniques. En effet, pour une mise en service plus rapide, certaines stations sont pour le moment équipées de batteries dans l'attente de leur raccordement au réseau électrique, créant parfois des interruptions de connexions entre les vélos et les bornes, lorsque la batterie a moins de charge ». Excuser Vélib' ? La société Smovengo s'y emploie mais la communication ne peut remplir des stations en déshérence ni faire rouler des vélos qui dysfonctionnent, surtout lorsque la mise en place du nouveau Vélib' s'accompagne de la disparition de stations, comme à La Chapelle !

### Gâchis financier

Le vélo en libre-service est arrivé dans la capitale en 2007 et a connu un succès immédiat. L'appel d'offres avait été remporté par JC Decaux qui possédait un parc de 18 000 vé-

los. Jusqu'ici, cela fonctionnait mais après expiration de l'offre à la fin de l'année 2017, c'est Smovengo qui a remporté le marché, proposant « des vélos plus difficiles à voler, plus légers et plus modernes et une offre plus connectée »... L'ancien opérateur JC Decaux a démonté les stations entre les mois d'octobre et de décembre 2017... et on attend toujours les nouvelles. Smovengo a quant à elle été condamnée à verser des pénalités pour retard à la livraison, comme stipulé dans son contrat d'exploitation.

Et le citoyen et cycliste lambda s'interroge au passage sur ce système qui veut qu'à chaque marché les stations soient refaites pour s'adapter aux nouveaux matériels. Un système bien compliqué et bien coûteux, là aussi, on est dans les superlatifs. •

DANIELLE FOURNIER

# ET UN, ET DEUX, ET TROIS... ÉTOILÉS !

En recevant leur première étoile, Ken Kawasaki et L'Arcane rejoignent la Table d'Eugène dans le club fermé des restaurants distingués par le Guide Michelin.

Ken Kawasaki est présenté par le guide gastronomique comme « un mariage entre les cuisines japonaise et française ». Ouvert rue Caulaincourt en 2016 par le chef qui lui donne son nom, cette minuscule salle d'une petite quinzaine de placés fait depuis le plein avec une carte très raffinée. Parmi les spécialités, le filet de bœuf au sel d'algues et wasabi servi avec un... gratin dauphinois. Autre mariage heureux des deux cultures, un pain de campagne maison à tremper dans une huile d'olive... aux agrumes japonais. Mais aussi un croustillant canard des Landes aux graines de coriandre et purée de panais, sans parler d'autres délices selon les produits de la saison. Et bien sûr, un beau choix de sakés. Les deux chefs japonais composent ces assiettes élégantes sous les yeux des clients. Le premier menu est à 30 € le midi et à 70 € le soir.

## Petites salles, grande cuisine

Le second lauréat de l'édition 2018, L'Arcane, est presque voisin. Installé rue Lamarck depuis moins de deux ans, le chef Laurent Magnin revisite les traditions françaises mais sans carte. À vous de lui faire confiance



Laurent Magnin est l'heureux chef de L'Arcane.

à l'aveugle pour son unique menu (compter 34 € au minimum le midi et 66 € le soir). D'ailleurs, il a choisi le nom de son restaurant « en référence au côté mystérieux de ce qui se trame en coulisse ou dans les cuisines ». La maison s'inscrit dans une tradition française modernisée, avec une pointe d'inspiration japonaise. La salle de 21 couverts et la cuisine sont de taille très modeste, d'où la volonté du restaurateur et de son associée – Sophie Keller qui est aussi sa femme – de trouver un nouveau lieu où ils

seraient plus à l'aise. D'autant plus que cette première étoile a précipité le nombre de réservations. « Mais nous voulons rester dans le 18<sup>e</sup> : nous habitons rue Simart et sommes très attachés au quartier. » •

## FLORIANNE FINET

Ken Kawasaki, 15 rue Caulaincourt, 09 70 95 98 32, ouvert du lundi au samedi, sauf mercredi et jeudi midi. L'Arcane, 39 rue Lamarck, 01 46 06 86 00, ouvert du mardi soir au samedi. La Table d'Eugène, 18 rue Eugène Sue, 01 42 55 61 64, ouvert du mardi au samedi.

## FINE CUISINE DES HAUTEURS

Chungtak, le chef, Palden, son épouse, tous les deux Tibétains, anciens restaurateurs en Inde, officient depuis cinq mois au Tibetan Kitchen. Dans ce petit restaurant rénové qui ne paie pas de mine, une déco à minima, tables et chaises en bois, l'accueil de Dolma, qui a quitté les caisses d'une supérette d'à côté, est chaleureux et convivial. Les mets, plats, pains sont tous issus de la cuisine tibétaine et cuisinés avec minutie. En entrée, la soupe crémeuse à l'avocat, les rouleaux chapati aux légumes ou

la tsamthouk, soupe à la farine d'orge grillé avec du fromage de chèvre sont succulents. Puis suivent les momos, raviolis cuits à la vapeur ou poêlés au bœuf, assortis de légumes ou les nouilles sautées aux légumes. Le tout accompagné de pains tibétains frits ou non, contenant viande ou légumes et le fameux pain tingmo cuit à la vapeur. Les crêpes très fines aux fruits ou à la crème glacée et le yaourt fait maison aux fruits secs, ferment la marche. Le choix des vins est assez limité pour l'instant, en rouge, un Gamay

(14,50 €) et un Saint Émilien (24 €), en blanc, un Chablis (18 €) et un rosé (15 €) sont à la carte. Tout est vraiment délicieux, très agréable à déguster, cette courte incursion au Tibet vaut bien un détour. •

## MICHEL CYPRIEN

Menus avec entrée et plat à 10,50 € ou 13,50 €, avec dessert 15,50 € et 18,50 €. Pour les végétariens, entrées à 6 €, plats à 10 €. Tibetan Kitchen, 8 rue Letort, 09 87 39 92 22, du lundi au samedi de 12 h à 15 h et de 18 h 30 à 22 h 30, dimanche de 18 h 30 à 22 h 30.



## SUR L'AGENDA

### LUNDI 9 AVRIL Manger solidaire

Cantines et frigos solidaires, start-up de récupération, grands-mères aux fourneaux : l'économie sociale et solidaire s'invite dans nos assiettes. Réunion débat avec Didier Perréol, président d'Eki-bio, Emmanuelle Lavaur, de Yes We Camp, cantine solidaire des Grands Voisins, Bastien Beaufort, de Disco Soupe et Slow Food Bastille. Gratuit sur inscription à la Recyclerie, 83 bd Ornano, de 18h30 à 20 h.

### MARDI 10 AVRIL Piano orchestre

Avec un piano, on peut tout jouer, une symphonie ou un opéra entier, jouer à deux, quatre ou six mains et plus ! Un orchestre à lui tout seul avec David Christoffel, musicien et Nicolas Horvath au piano. En mairie, à 19 h 30.

### MERCREDI 11 AVRIL Circonférence

Table ronde « Les nouveaux diggers » sur les nouvelles pratiques de partage musicales (YouTube, stories Instagram, newsletters), avec des représentants de cette terra nova digitale. Suivie d'un set DJ par Belec. FGO Barbara, 1 rue de Fleury, à 19 h.

### JEUDI 12 AVRIL Forum de l'emploi

13<sup>e</sup> édition du forum avec plus de 50 entreprises représentées. En mairie, dans toutes les salles, de 9 h à 13 h.

### VENDREDI 13 AVRIL Piano en délire !

Concert final et festif de l'Université populaire de la musique avec Pierre-Yves Plat : leçon de piano publique à 18 h et récital à 20 h. En mairie.

### DU 14 AU 15 AVRIL Illustrations impertinentes

Artistes et collectifs issus de l'illustration, du fanzine et de l'édition sont rassemblés autour de la thématique du... sexe. Et aussi : ateliers, flash tattoos, un bingo Q déjanté, et un DJ set. Samedi de 11 h à 21 h, Dimanche de 15 h à 21 h Au Hasard Ludique, 128 avenue de St Ouen.

### SAMEDI 14 AVRIL Slam ô Féminin

Séance d'écriture et d'échanges, suivie de slammeurs et scène ouverte (pianiste et autres acoustiques bienvenus...). Entrée libre. De 17 h à 23 h Au Petit Ney, 10 avenue de la porte Montmartre.

# LE SILENCE DES PANNEAUX

*Des panneaux d'affichage encombrant l'espace public et vides de pub ? Après l'annulation du marché public les concernant, leur avenir est plus que compromis.*

La Ville de Paris aurait-elle choisi de suivre l'exemple du maire de São Paulo, Gilberto Kassab, qui en 2006, a fait voter la loi « Ville propre » interdisant tout affichage publicitaire dans l'espace public pour lutter contre la pollution visuelle ? Non, mais le Conseil d'État a validé, le 5 février, l'annulation du marché de l'affichage publicitaire conclu avec JCDecaux et sa filiale Somupi. Ce jugement implique la suspension de l'affichage sur 1 630 panneaux à Paris, également appelés sucettes, dont plusieurs dizaines dans le 18<sup>e</sup>... jusqu'à l'été 2019.

## Deux marchés annulés

Le marché initial prévoyait que 15 % des panneaux afficheraient des publicités numériques. Mais deux sociétés concurrentes de Decaux avaient saisi le tribunal administratif, qui a relevé que la publicité numérique était interdite par le règlement local de publicité (RLP) de Paris, rappelant à la Ville sa propre règle ! Le contrat remporté par JCDecaux et Somupi a donc été annulé en avril 2017, et le jugement du tribunal administratif confirmé par le Conseil d'État en septembre.

La Ville avait alors décidé de conclure un marché de gré à gré, sans appel d'offres, avec JCDecaux pour la période de janvier 2018 à août 2019, cette fois sans supports numériques. Rebelote, les concurrents ont à nouveau interpellé le tribunal administratif... qui a annulé le contrat en décembre, suivi par le Conseil d'État. Celui-ci a jugé « qu'il n'existe aucun motif d'intérêt général qui justifie un marché sans appel d'offres ». L'obstina-

tion de la Ville à vouloir imposer les panneaux publicitaires au mépris des règlements conduit à cette situation ubuesque : des panneaux d'affichage sans affiches.

Certes, cela entraîne une perte de 40 millions € de recettes pour la Ville, mais cette somme représente 0,3 % des recettes totales. Tout est relatif ! D'ailleurs, anticipant une annulation par le Conseil d'État, l'adjoint aux finances Emmanuel Grégoire n'avait pas inscrit cette recette dans le budget 2018, ce qui incite certains à penser qu'on pourrait tout simplement s'en passer. Maintenant, qui va démonter les panneaux devenus illégaux et inutiles ?

## Concertation en avril

La Ville rentre à présent dans une procédure encadrée par le Code de l'environnement. Une phase de concertation et de recueil des doléances est théoriquement ouverte jusqu'au 2 mai, accompagnée de consultations publiques dans les arrondissements. Sans le respect de ce cadre précis, le nouveau RLP ne pourrait voir le jour. La question de la publicité divise les élus : la droite avait voté en mars pour le premier contrat, invitant même la municipalité à accroître la part du numérique dans le parc des panneaux publicitaires. L'exécutif parisien souhaite remettre des affichages et inclure des panneaux numériques. Quant aux écologistes, ils ont demandé que soient plantés des arbres à la place des 1 630 sucettes. •

DANIELLE FOURNIER

## LA BULLE QUITTE LE 18<sup>E</sup>, MAIS...

Comme prévu, le déménagement du centre de premier accueil des migrants installé porte de La Chapelle est annoncé par la préfecture d'Ile-de-France pour le 31 mars. Le dispositif sera remplacé par quatre centres d'accueil de jour parisiens, dont les localisations n'ont pas encore été rendues publiques et cinq centres d'accueil et d'examen de situation (CAES). Ils se situeront boulevard Ney, à Paris, mais aussi à Ris-Orangis (Essonne), à Cergy (Val-d'Oise), dans une commune des Hauts-de-Seine et une autre de Seine-et-Marne, dont les noms n'ont pas encore été communiqués.

Les personnes exilées seront orientées vers les accueils de jour via des

maraudes et de là, réparties entre les CAES qui devraient proposer les mêmes prestations que le centre de la porte de La Chapelle (accueil, hébergement, accompagnement, accès aux soins).

Le nouveau dispositif devrait permettre de porter la capacité d'accueil total de 450 à 750 places et vise à « limiter l'impact sur l'espace public ». Quant à la Bulle, Dominique Versini, adjointe à la maire de Paris, chargée des solidarités et de la lutte contre l'exclusion, a annoncé qu'elle serait déplacée vers un autre arrondissement et utilisée pour favoriser l'engagement citoyen en faveur des sans-abri. •

SANDRA MIGNOT

# DES BALANÇOIRES SOUS LE MÉTRO

Le projet Paris Swings a obtenu le 1<sup>er</sup> Prix du concours Climax17, organisé par la Maison de l'architecture d'Ile-de-France. Cet appel à idées visait à faire émerger des propositions d'aménagement éphémère pour la « low line », parcours situé en-dessous du métro aérien entre les stations Barbès et Colonel Fabien. Un parcours dont la transformation prochaine en promenade est actuellement en cours de concertation publique.

Alexander Cassini, architecte paysagiste et Camille Lasselin, designer graphique, ont imaginé un marquage au sol de bandes colorées imprimées du mot « bonjour » traduit dans 25 langues présentes parmi les nationalités du Grand Paris, assorti de balançoires fixées à la structure du métro aérien.

Deux autres projets ont été distingués : le deuxième prix est allé au projet Ligne bleue. Il propose de peindre de cette couleur cinq lieux du trajet,

qui interagissent avec l'environnement (par exemple le FGO-Barbara) et créent un espace de rencontre, équipé de mobilier en bois léger. Le troisième prix récompense un travail de mise en lumière, transformant les vibrations du métro en une énergie stockée dans des batteries suspendues. Celle-ci serait ensuite restituée la nuit venue au passage des piétons et des métros selon des formes différentes.

Une mention spéciale a également été décernée à un projet de dessiner une piste d'athlétisme sur tout le parcours, rythmée par des « polarités » telle qu'une serre au dessus des voies de chemin de fer, un food court, mais aussi de la végétation, des bancs, des jeux pour enfants, etc.

Les douze projets sélectionnés parmi 70 dossiers déposés seront exposés en décembre prochain à la Maison de l'architecture. •

SANDRA MIGNOT

# UNE TECHNOLOGIE INSPIRÉE PAR LA COP 21

*Une jeune entreprise relève le défi du changement climatique.*

Un matériau zéro carbone, trois fois moins lourd que l'acier et qui résiste à un vent de 300 km, on en rêvait ! TechnoCarbon Technologies France (TCTF) l'a fait et s'installe à la Goutte d'Or pour développer ce carbon fiber stone (CFS®) et d'autres produits stockant le CO<sup>2</sup>. En effet, explique Stephan Savarese, président et fondateur de TCTF, « nous inversons la logique du cycle artificiel du carbone (croissance génératrice de CO<sup>2</sup>) et nous nous alignons sur son cycle naturel (croissance par captage et utilisation du CO<sup>2</sup>) ». Avec Kolja Kuse, co-fondateur et PDG de Technocarbon Allemagne, il a inventé le concept de carbo-négativité. Tous deux travaillent à ces innovations au sein de l'Atelier One Planet (AOP). Ce laboratoire d'entreprises et d'associations a pour mission de proposer et soutenir des solutions concrètes permettant d'atteindre les objectifs fixés par l'Accord de Paris du 12 décembre 2015, de limiter le réchauffement climatique mondial à + 1,5 °C.

Le CFS®, matériau composite alliant pierre et fibres de carbone selon la technique de la précontrainte, a vocation à remplacer progressivement l'acier, l'aluminium et le ciment dans

le bâtiment, les transports, l'énergie, l'industrie et les services. Il est aussi souple que l'aluminium et sa résistance à la compression est supérieure à celle du béton et de l'acier. Ses applications sont très variées : traverses de voies ferrées, pipelines, ponts, appareils de chauffage, etc.

De plus il peut être issu d'huiles minérales recyclées avec une émission de CO<sup>2</sup> dix fois moindre que pour les matériaux traditionnels. Surtout, la matière première peut provenir d'algues, la fabrication étant négative en CO<sup>2</sup> puisque celui-ci est capté par photosynthèse. Des cultures d'algues en Afrique et dans le sud de l'Europe sont en projet.

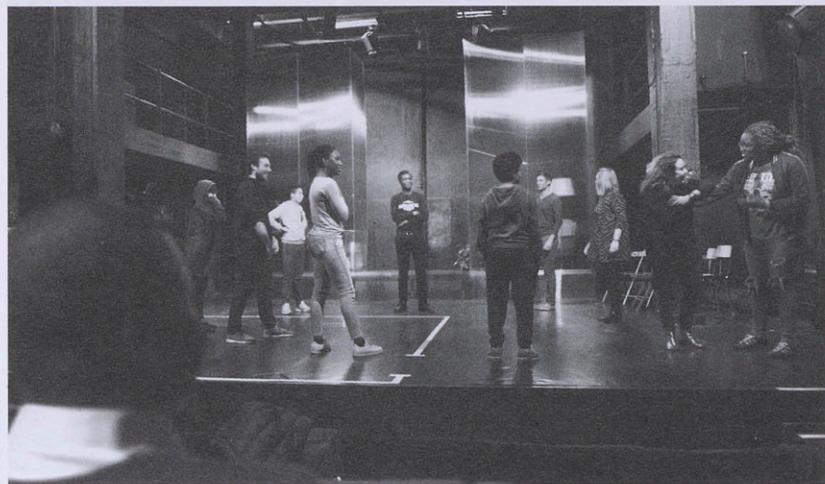
La société a pour objectif de fabriquer ce matériau en France dès 2020. Reste à trouver le financement, notamment 10 millions d'euros pour la construction d'une usine pilote. •

ANNIE KATZ

Atelier One Planet (AOP) — TechnoCarbon Technologies France, 38 rue Myrha  
AtelierOnePlanet.fr — technocarbon.technology.de/en/

# LA BANDE À LÉON CASSE LES MURS

*Le collectif La bande à Léon allie travail sur scène et action culturelle avec les établissements scolaires pour faire découvrir le théâtre et ouvrir les enfants sur le monde.*



La Bande à Léon désacralise le théâtre en formant jeunes et moins jeunes à la comédie.

ils se connaissent depuis longtemps mais le collectif n'existe que depuis 2015. L'équipe de comédiens propose des ateliers théâtraux dans les établissements scolaires parisiens. La plupart des membres résidant dans le 18<sup>e</sup>, c'est le collège Gérard Philippe qui a accueilli les premières saisons de la troupe, tous les mercredis après-midi. Dès le début, raconte Noé Pflieger, comédien du collectif, « l'atelier est devenu une classe théâtre, les élèves de 5<sup>e</sup> avaient deux heures par semaine, comme une vraie matière avec des notes et un spectacle à la fin de l'année ».

## Tout le monde en scène !

L'objectif, ambitieux, de La bande à Léon est d'ouvrir le théâtre à tout le monde, sur scène ou devant. « Le théâtre est aujourd'hui un milieu ultra fermé, notre idée est de changer les codes et de l'aborder différemment pour le rendre accessible. Ce n'est pas seulement la faute des gens si les théâtres sont vides, les institutions culturelles de théâtre ont aussi leur part, » explique Audrey Bertrand, metteuse en scène. Résultat, « souvent, pour les jeunes, le théâtre est un peu « un

gros mot », conclut Noé Pflieger, alors qu'aujourd'hui on peut assister à une représentation pour 10 € ! » Pour connecter ce public avec la scène et avec la vie en société en général, le collectif s'appuie sur le spectacle vivant et poursuit un objectif : coller à la réalité et sortir de la bulle protectrice de la scène. « C'est toujours beau de défendre plein de valeurs dans les spectacles, mais on reste protégé par la scène », confie Noé Pflieger. « On dit ce qu'on a à dire, on fait des trucs irrévérencieux, mais comment change-t-on véritablement les choses ? Aussi en allant à la rencontre des gens, à sa manière, La bande à Léon essaie de défendre ces valeurs et de les concrétiser. »

## Un jeu de la vie

Pendant les ateliers, face à un public qui manque de confiance, le travail tient surtout dans un accompagnement bienveillant. « On veut les valoriser, essayer de leur faire comprendre que nous avons tous notre part de talent », explique Audrey Bertrand. « Nous les complimentons pour leurs réussites et les soutenons pour ce qui peut être amélioré ; toujours avec beaucoup de bienveillance, c'est un peu la clé

de nos ateliers ». Ensemble, les élèves apprennent à se faire confiance, se regarder dans les yeux, abandonner leur pudeur sur scène. Et puis, en plus des cinq sorties au théâtre comprises dans l'atelier, les comédiens en herbe ont pu savourer pour de vrai le frisson de la scène. « À la fin du spectacle, on sent chez eux une grande fierté alors que résonnent les applaudissements », confie Audrey Bertrand.

Car, dans cette volonté de coller au réel, le collectif a noué des liens avec la salle L'Étoile du Nord pour faire donner les spectacles élaborés avec les collégiens pendant l'année avec « tout comme en vrai », une salle, une affiche et des spectateurs. Pour un résultat époustouflant : « C'est génial de voir des enfants qui ne se seraient jamais tournés vers le théâtre, découvrir que c'est un jeu, une école de la vie où l'on apprend à parler, bouger », assure Noé.

## Ouvrir les portes

Aujourd'hui, La bande à Léon poursuit ses actions au sein d'autres établissements scolaires et plus encore. La compagnie s'adapte à tous les âges et intervient notamment auprès de la Mission de lutte contre le décrochage scolaire (MLDS), l'association de travailleurs sociaux Olga Spitzer ou encore l'hôpital de jour Carpeaux qui accueille un public plus âgé. Chaque atelier est adapté. « L'idée est vraiment de penser des projets communs sans rien imposer », précise la metteuse en scène. « On souhaite partager et construire un projet sur lequel on a tous envie d'être ». La bande à Léon réussira-t-elle à « casser ses murs donnant l'impression qu'on ne peut pas se permettre de franchir certaines portes » ? En tout cas, ils y travaillent. •

SAMUEL CINCINNATUS

général. Par exemple : faut-il interdire les voitures en centre ville ? Les professeurs sont accompagnés par des spécialistes de la concertation et des journalistes membres de CapaCités. Les six séances d'entraînement devraient déboucher fin mai sur un mini-championnat entre élèves du collège Maurice Utrillo. Avant une rencontre avec d'autres collégiens des établissements qui participent au championnat. •

FLORIANNE FINET

## SUR L'AGENDA

### MARDI 17 AVRIL

#### Le mike et l'enclume

Émission en direct d'un des meilleurs podcasts sur le hip hop. Venez retrouver Lama, Labrax, Mike et Moe autour de Jérôme Larcin pour leur chronique sur les grosses vedettes et nouveaux venus, rap US et rap français, rap indé et rap d'Afrique... FGO Barbara, 1 rue de Fleury, 19 h 45. Entrée libre, réservation conseillée.

### MERCREDI 25 AVRIL

#### Café réparation

Les Accordeurs invitent les Bif-fins pour une seconde édition de café réparation. C'est l'occasion de donner une nouvelle vie à un objet que vous pensiez mettre à la poubelle, notamment vêtements, objets en cuir, petit électro-ménager... veuillez informer l'équipe du Petit Ney par avance si vous avez un objet à faire réparer. De 15 h à 18 h, entrée libre. Au Petit Ney, 10 avenue de la porte Montmartre.

### VENDREDI 27 AVRIL

#### Fêter le 18<sup>e</sup> du mois !

Après le Bar commun en janvier, le 18<sup>e</sup> du Mois vous invite à venir boire un verre et rencontrer ses rédacteurs, ses dépositaires, ses lecteurs le vendredi 27 avril prochain. Rendez-vous au Sohan Café, 30 Boulevard de La Chapelle, à partir de 19 h 30, restauration possible sur place.

## LA CHAPELLE-GOUTTE D'OR : APPEL AU SECOURS

Plus de 250 commerçants et 1 800 habitants du quartier Goutte d'Or/Barbès/La Chapelle/Marx Dormoy ont signé deux pétitions afin d'alerter les responsables publics sur la dégradation de la sécurité. Remises le 27 mars à Éric Lejoindre et aux élus présents lors d'une rencontre de rue, elles constatent que « les mesures prises manquent à ce jour cruellement d'efficacité ». Les signataires demandent qu'une « réflexion de fond soit relancée ». Ils souhaitent « tout simplement, que les mêmes règles soient appliquées entre Barbès et La Chapelle, qu'ailleurs dans Paris. »

L'Union des commerçants de La Chapelle-Goutte d'Or a été créée le 19 mars. •

ANNIE KATZ

auccgcontact@gmail.com

## MA CITÉ EN COMPÉT'

Les collégiens de Maurice Utrillo se lancent dans un championnat de débat citoyen. Cet événement, organisé par l'association du 19<sup>e</sup> CapaCités, réunit cette année les élèves de 6<sup>e</sup> de quatre établissements en réseau d'éducation prioritaire à Dunkerque et à Paris. Maurice Utrillo suit donc dans ce challenge

un autre collège du 18<sup>e</sup>, Gérard Philippe, où cette compétition avait été expérimentée l'année dernière.

Entre mars et mai, une vingtaine de jeunes vont participer au total à six ateliers de deux heures pour apprendre à développer leur réflexion et une argumentation autour de sujets d'intérêt

# ATELIERS EN BALADE

Les Journées européennes des métiers d'art ont lieu du 3 au 8 avril. Le 18<sup>e</sup> du mois a visité trois des 23 ateliers de l'arrondissement qui ouvrent leurs portes à cette occasion.

## DANS UN NUAGE DE PLUMES

Passer derrière la scène, grimper un escalier ou prendre l'ascenseur jusque sous les toits, et vous voilà dans les ateliers du Moulin-Rouge. Au bout d'un étroit couloir niche la Maison Février, qui réalise et entretient toutes les parures en plume des costumes des danseuses du célèbre cabaret.

Créé en 1929, d'abord dans le 2<sup>e</sup> arrondissement, l'atelier a été racheté en 2009 par ce haut-lieu des nuits parisiennes, même s'il conserve également une clientèle extérieure. L'Opéra, la Garde-Républicaine, de grands couturiers ont pris la suite de Mistinguett ou Joséphine Baker parmi ceux qui font appel aux techniques précises et aux savoir-faire – dont certains demeurent secrets – des plumassières de la maison. Des clients particuliers viennent également y commander des coiffes ou des cols pour finaliser le costume qu'ils exhiberont au Carnaval de Venise.

Dans le loft, une verrière éclaire les tables de travail des quatre salariées

en action, toutes titulaires d'un CAP obtenu dans l'unique établissement qui forme au métier, le lycée professionnel Octave Feuillet (16<sup>e</sup>). Perchées ça et là, plumes de paon, d'autruche ou de canard arborent des coloris (rose fluo, rouge pétaradant, jaune étourdissant) que les volatiles qui les ont produits n'auraient probablement jamais imaginés. « Tous ces matériaux proviennent d'élevages qui ne tuent pas les oiseaux » précise Edith Février, la gérante des lieux, héritière de la famille fondatrice.

Cécile Perus, embauchée il y a cinq ans, s'affaire à courber des plumes de faisan en cassant la côte centrale à l'aide de ce qui ressemble à un petit couteau. Toutes seront ensuite assemblées pour confectionner une ceinture aérienne. « J'ai découvert le métier de plumassière dans un reportage télévisé, raconte la jeune-femme. Après mon CAP, mes stages, j'ai poursuivi en bac pro et en diplôme technique des métiers du spectacle, avant de travailler ici. »



Élisabeth von Furtenbach dans son atelier de la rue Ramey.

Au plus fort de son activité au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, la Maison Février a compté jusqu'à une soixantaine d'employées. « Au début des années 80, nous avions encore trente professionnelles, souligne Édith Février. À l'époque, il y avait encore des émissions à grand spectacle, et davantage de cabarets pour les faire travailler. » •

### SANDRA MIGNOT

Parcours gratuit et guidé associant la Maison Clairvoy (bottier sur mesure du 9<sup>e</sup>, 17 rue Pierre Fontaine) et la Maison Février, les 7 et 8 avril prochains, entre 10 h et 18 h. Les activités de broderie et costumerie seront également présentées. Réservation indispensable : <http://bit.ly/SpectaculaireCircuit>

Programme complet des JEMA : [journeesdesmetiersdart.fr](http://journeesdesmetiersdart.fr)

## L'ATELIER DE STYLE, C'EST CHIC

L'Atelier de style est installé dans le 18<sup>e</sup> depuis huit ans. Les créations d'Élisabeth von Furtenbach sont colorées, ludiques, souvent asymétriques. « Un de mes atouts c'est la qualité de la coupe, que j'ai développée en travaillant auprès de marques de haute couture avant de m'installer à mon compte, » résume la styliste en montrant la manche particulièrement travaillée d'un imperméable exposé en vitrine. Élisabeth s'inspire du folklore autrichien, mais surtout elle « fouille un peu partout, parce que c'est ça le métier de styliste, il faut s'inspirer de son époque, sentir l'air du temps ». Ses tissus sont aussi souvent dénichés dans son pays d'origine, parmi les stocks des grandes marques italiennes de la mode. Tout sa collection est conçue dans la boutique, au fond de laquelle est aménagé son petit atelier et où elle peut aussi ajuster ou adapter une pièce de sa collection quasi sur-mesure. Outre sa collection femme, la créatrice développe également une ligne pour enfants. Et pour sa boutique, elle a aussi sélectionné les accessoires et objets déco d'autres designers. Enfin, elle propose des cours en petit comité, pour celles et ceux qui veulent « au-delà d'apprendre la couture, réaliser vraiment de jolies choses ». •

### S.M.

Présentation de la nouvelle collection le samedi 7 avril à 16 h à l'Atelier de style, 65 rue Ramey. Atelier à thème (fabrication d'une indispensable pochette) limité à 4 personnes (inscription avant le 6 avril par texto au 06 75 72 80 32), dimanche 8 avril 11 h à 13 h et 15 h à 17 h. Prix : 38 € — Fournitures : 5 €.

## OBJET DE PLAISIR, OBJET DE DÉSIR

À la fin de ses études d'architecte d'intérieur, Fabrice Daigremont a commencé par créer des bijoux en plâtre, amoureux de ce matériau très sensuel et qu'il imaginait remplaçant l'ivoire. Installé rue des Gardes depuis septembre 2016, il l'a ensuite décliné dans des aménagements d'intérieurs et des objets lumineux. Mais l'homme ayant besoin de travailler différentes matières, il a également développé un intérêt pour le bois, à partir duquel il conçoit mobilier et autres objets décoratifs. Le propre du travail de Fabrice Daigremont réside dans les effets de lumière qu'il met en valeur. Il cherche naturellement à habiller la lumière, la protéger, qu'elle soit directe, discrète et diffuse. Ces effets d'ombres

et de reflets se retrouvent tant sur ses luminaires que sur son mobilier. Le bois comme le staff, grâce au travail artisanal qui les transforme, permettent d'offrir à chaque fois un rendu unique.

Fabrice Daigremont privilégie également le côté ludique et la fonction multiple des créations. Par exemple, le « Plié » est un cube élégant et raffiné dont les six faces sont différentes ; chacun pourra en déterminer la fonction à son gré : tabouret, table d'appoint ou bout de canapé. Quant à la lampe « Clair de lune » fabriquée en staff brut et talqué, elle magnifie la lumière, posée sur un socle contrastant en bois teinté noir. Éteinte, elle demeure un élément déco à part entière.

Les créations sont toutes des modèles uniques ou en série limitée ; les plus volumineuses sont réalisées par des artisans à moins de 50 km du studio, démarche éco-responsable oblige. En revanche, les structures légères telles que les luminaires sont créées et fabriquées par Fabrice Daigremont lui-même dans son atelier. •

### VIRGINIE CHARDIN

Le studio, 8 rue des Gardes, sera accessible le 6 avril de 14 h à 19 h, les 7 et 8 avril de 11 h à 19 h. Les 7 et 8 avril à 15 h, des ateliers permettront également d'expérimenter les savoir-faire, voire de créer son abat-jour en staff. Sur réservation (06 14 56 00 55), dans la limite de 6 personnes par session, participation de 10 €.

# REGARDS SUR LA GRANDE PAUVRETÉ

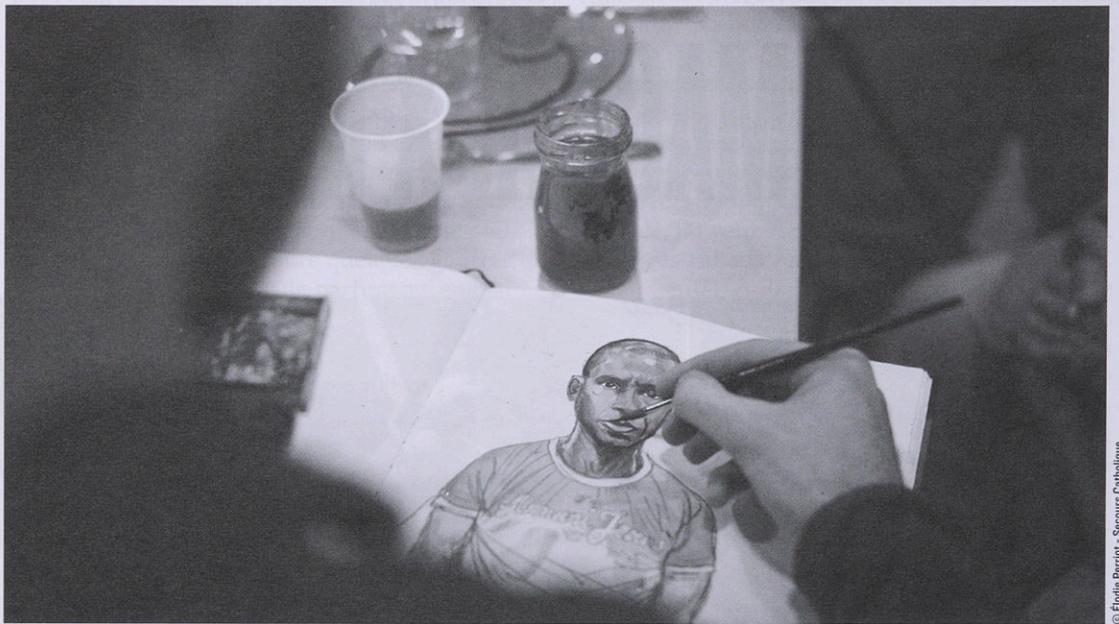
« *Au Pain partagé* » est un lieu de convivialité et d'accueil à deux pas du métro Jules Joffrin, où se retrouvent les infortunés du 18<sup>e</sup>. Un ouvrage et un documentaire web lui sont consacrés.

Dans la salle paroissiale de l'église Notre-Dame-de-Clignancourt, 80 personnes se retrouvent autour d'un repas, en particulier « ceux qui n'ont nulle part où aller ». Cela se passe les mardis et vendredis entre 9 h et 14 h et chacun participe : accueil café, préparation du repas, couvert, service, vaisselle. On y discute aussi... « Au pain partagé » est un des plus importants lieux d'accueil de personnes en grande exclusion du Secours catholique à Paris.

L'année dernière, la direction nationale de l'association décide de réaliser un projet littéraire et audiovisuel pour révéler l'humanité que recouvre la grande pauvreté, en allant à la rencontre de personnes dans un lieu d'accueil d'hommes et de femmes en grande précarité. Le Pain partagé est choisi pour le lieu ; Alexis Jenni, écrivain lauréat du prix Goncourt 2011, et Emmanuel Prost, illustrateur, sont retenus comme auteurs. Entre fin septembre et début novembre 2017, les deux hommes fréquentent le site et font connaissance avec les gens. Un livre de 60 pages et un web documentaire (avec du son en plus) restituent le fruit de ce travail singulier, personnel et empreint de bienveillance.

## Derrière la précarité, l'humain

Comme l'exprime Alexis Jenni : « *Je ne connaissais rien à la grande pauvreté et ça me faisait peur. Je me suis dit : c'est bien d'y aller, c'est une occasion.* » Son récit commence d'ailleurs par ces mots : « *Je n'avais jamais vraiment regardé ce peuple immobile auquel on ne prête pas attention ; pour les actifs que l'on peut appeler les agités, ce qui ne bouge pas se confond avec le décor urbain, kiosques, pigeons et grilles de fer au pied des arbres. On ignore très bien ce qu'on ne veut pas voir. Mais je vais au Pain partagé et, maintenant, des ultra-pauvres, j'en vois partout, je les vois de loin, je les distingue de la foule et du bitume, autour des abri-*



L'illustrateur Emmanuel Prost croque des portraits couleurs et reproduit l'atmosphère du Pain partagé.

*bus, dans une embrasure, sur un banc. Ils sont donc si nombreux ?* »

Le récit imagé, fruit de plusieurs semaines de rencontres avec les habitués – « les accueillis » et les bénévoles (une dizaine) –, évoque cette rencontre. Au début, Alexis et Emmanuel pensaient venir deux ou trois fois, et puis... « *On est venu quatre fois, cinq fois, dix fois... on n'arrivait plus à s'arrêter !* »

## Une réalité brute

Plus qu'un recueil de portraits, on retrouve, un peu à la façon d'un rapport d'étonnement, les notes et impressions de l'écrivain au fil de ces matinées de rencontres et d'échanges. Emmanuel Prost « *se pose n'importe où, avec une facilité déconcertante, et fait partie du décor très rapidement !* », nous dit Sandrine Verdelhan du Secours catholique. Il a su croquer des portraits couleurs très réalistes et reproduire assez fidèlement l'atmosphère du lieu. C'est ce qu'on constate en participant à un repas, immergé dans cette réalité, « *un plongeon dans l'humanité nue* ». On retrouve aussi ces multiples visages : Adeline et son sourire énergique, Andrea avec son air sombre des mauvais jours et son

regard bleu perçant, Anthony et son allure impeccable, Denis le portier pince-sans-rire, Athem et « *son ombre de moustache au-dessus de ses lèvres* », Véronique la cuisinière « *miraculeuse* » et sa toque... Chacun sa place, chacun son rôle, chacun son histoire, ses silences, ses coups de gueule, ses fragilités.

Bref, l'ambition du projet était de fournir un témoignage un peu marquant. Le préambule l'exprime ainsi : « *Dans ces rencontres où chacun se donne sans fard, [Alexis et Emmanuel] ont croisé la fragilité de tous – et la leur en premier lieu – mais surtout une humanité pleine et entière – brute dans son dépouillement – telle qu'elle se donne rarement à voir aujourd'hui.* » Ce projet est plus que réussi : il sonne comme une invitation, sinon à participer à une matinée au Pain partagé, au moins à porter un regard simple et bienveillant sur la grande pauvreté. •

SOPHIE ROUX

Livre diffusé par le Secours catholique. Web documentaire visionnable sur le site internet <https://www.secours-catholique.org/au-pain-partage>  
Au Pain partagé – 36 rue Hermel

**VOUS VOULEZ  
NOUS SOUTENIR ?  
ABONNEZ-VOUS !**

### Abonnement au mensuel Le 18<sup>e</sup> du mois

- Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) : ..... 15€  
 Je m'abonne pour 1 an (11 numéros) : ..... 26€  
 Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) : .. 50€  
 Abonnement d'un an à l'étranger : ..... 31€

### Adhésion à l'association des Amis du 18<sup>e</sup> du mois

- J'adhère pour 1 an : ..... 18€  
 J'adhère pour 2 ans : ..... 36€  
 Je soutiens l'association : ..... 80€  
 (comprend abonnement et adhésion pour 1 an)

Remplir en lettres capitales et envoyer avec le chèque à l'ordre de « Les Amis du 18<sup>e</sup> du mois », 76, rue Marcadet 75018 Paris :

Nom : .....  
 Prénom : .....  
 Adresse : .....  
 E-mail : .....

Si vous souhaitez recevoir une facture, veuillez cocher la case ci-après :

Adresse : Les Amis du 18<sup>e</sup> du mois 76 rue Marcadet 75018 Paris - courriel : 18dumois@gmail.com - Site : <http://18dumois.info>

# DES ÉOLIENNES INNOVANTES EN HOMMAGE AUX MOULINS DISPARUS



Les trois modèles proposés luttent contre la monotonie des parcs éoliens traditionnels (Smith-Putnam 1945, Best-Romani 1955, Neyrpic 1965).

*Et si Montmartre devenait un microparc éolien ? Le cabinet Colin Patrimoine & Environnement projette d'implanter une éolienne sur l'emplacement de chacun des six moulins disparus.*

**D**es éoliennes à Montmartre ? Où ça, où ça ? La première serait édifiée au 59 rue Lepic afin de signaler l'ancien emplacement du moulin de la Fontaine Saint-Denis. Puis en remontant un peu, la deuxième se ficherait sur le Rocher de la sorcière près du terrain de boule, entre la rue Lepic et l'avenue Junot, en souvenir du moulin de la Petite Béquille. Deux autres encore, l'une au 2 rue Girardon, en mémoire du moulin de la Petite Tour, l'autre juste à côté, dans la cour du 85 rue Lepic où se trouvait le moulin de la Tour à Rollin, construit en 1647 et détruit en 1854. Enfin la dernière serait érigée dans la partie sud-est du square Marcel-Bleustein-Blanchet, là où se trouvait le moulin de la Turlure.

#### Du vintage plutôt que des pâquerettes

Jean Mairou, chef de projet du cabinet Colin Patrimoine & Environnement, explique : « Bien sûr, à Montmartre, le choix du type d'éolienne est essentiel, pas question d'installer des aéromoteurs très haut perchés sur de vulgaires tiges blanches comme ces grandes pâquerettes qu'on voit depuis les autoroutes – quel air aurait en effet Montmartre depuis le périph ? Nous avons retenu trois modèles d'éolienne produites dans les années 1940-1960 car avec leur belle structure métallique, à la fois vintage et design, ramassée mais tellement élégante, elles donneront de loin et sans peine, le bel effet des moulins éternels. »

Situé à une centaine de mètres au-dessus du niveau de la Seine, ce tout petit parc éolien aura pour mission d'accumuler le maximum d'électricité dans des

batteries au plutonium logées dans les anciennes carrières de gypse. Jean Mairou développe : « Ainsi, quand se produiront les pics de pollution, les immenses éoliennes auto-alimentées seront mises en mode ventilateur et orientées vers la banlieue afin d'y évacuer le maximum de particules fines. Le dispositif servira sur le même principe à éliminer les pollens de l'arrondissement, Montmartre étant malheureusement trop arboré. »

Le concept semble novateur, mais Jean Mairou reste modeste et rappelle que l'idée n'est pas tout à fait neuve puisque début 1889 déjà, dans son roman *Sans dessus dessous*, Jules Verne avait imaginé un « ventilomoulin » animé à la force de la vapeur afin de rafraîchir le climat – déjà – torride de Pigalle. Hasard ? En tout cas, le Moulin Rouge fit son apparition à la fin de cette même année 1889. L'idée refit surface en 1953. On transforma le Moulin Rouge en ventilateur inversé (mode aspirateur, donc) pour cette fois assainir la place Blanche surfréquentée par les touristes. L'expérience fut stoppée net au bout de quatre jours, les huppés riverains de l'avenue Junot se plaignant de crouler sous les mégots, les préservatifs et autres papiers gras.

#### La fronde des balbuzards pêcheurs

Pourtant séduisant, le projet ne fait pas l'unanimité. L'Association de défense montmartroise (ADM) n'est pas contre un relookage de la Butte mais émet de sérieuses réserves quant à la fragilité des sous-sols : « 148 tonnes l'éolienne, quand on sait qu'il y en aura six, qu'est-ce que ça fera quand toutes les six

tourneront à 800 tours minute en mode ventilo ? Ça va faire du bruit et tout nous dégingluer sur la Butte. C'était bien la peine de se battre contre le passage des autocars qui défonçaient les chaussées... »

Ça secoue aussi en baie de Somme. Ainsi Joëlle Karpe, de la Ligue de défense du balbuzard pêcheur tire la sonnette d'alarme « Cinq couples de balbuzards pêcheurs migrent deux fois par an de la forêt d'Orléans vers les lagunes du parc du Marquenterre. Le baguage a révélé que ces oiseaux suivent scrupuleusement le méridien de Paris. Or celui-ci passe précisément par la mire du nord située entre le 77 et le 81 de la rue Lepic. C'est juste criminel. »

Le projet est certes bien avancé mais rien n'est encore décidé pour Montmartre contrairement à la Butte-aux-Cailles où le chantier (pour une seule éolienne de type Best-Romani) a déjà démarré. •

HENRI LAMPROIE

# L'ANGE QUI ATTIRE L'ANGÉLIQUE

*La Providence serait un hasard signe d'une action bienveillante et protectrice, souvent associée à... l'ange. Depuis 22 ans, La Boutique des anges, aux Abbesses, surfe sur la nébuleuse.*

**M**ichel, Raphaël, séraphins, chérubins, anges et Marchanges: ils sont tous là, venus à tire d'ailes voler sur la butte Montmartre pour se poser, 2 rue Yvonne Le Tac, dans La Boutique des anges. » Ainsi commençait en 1996, dans Le 18e du mois, l'article de Marie-Pierre Larrivé. Brigitte de Cuyper venait d'ouvrir son atelier-vente à deux pas du Sacré-Cœur. Vendre de l'ange sous toutes ses formes: carte, bijoux, bibelots, lampes, cadres, statuettes,

affiches... une gageure. Pourtant, 22 ans plus tard, la vaporeuse boutique fait toujours parler d'elle. En arrêt devant la vitrine remplie de baroqueries emplumées, un aigri papy grommelle à sa moitié: « Franchement, qui peut acheter ça? Pff... » Dommage pour eux, ces deux-là ne poussent pas la porte pour le demander. Brigitte explique: « Grâce à internet, la boutique est connue dans le monde entier. Des Japonaises viennent car elles y ont vu leur idole Kyary Pamyu Pamyu (une blogueuse, chanteuse et mannequin branchée, N.D.L.R.). Je suis dans les guides chinois, russes... Même un médecin d'Arabie saoudite est venu m'acheter des anges! » Ses deux enfants l'assistent, Antony à la boutique, Jérémie pour le site en ligne. Brigitte ajoute quelques gouttes de senteur d'ange dans le brûle-parfum qui embaume l'atmosphère déjà chargée de musique baroque. « C'est la spécialité de la maison, les clients font des provisions de senteur pour toute l'année. »

## Agités du bénitier

La boutique bénéficierait-elle de la protection d'un ange gardien? « Je ne suis pas mystique, assure Brigitte. Au tout début, je vendais aussi des livres ésotériques mais j'ai vite cessé car ils attiraient des gens très spéciaux, excités du bocal – du bénitier? J'ai à présent une clientèle sereine, éduquée et courtoise: jamais de faux billet! » L'endroit voit défiler pas mal de gens du

spectacle, assez superstitieux de nature. Ils s'offrent, entre eux, des anges au moment des premières. « Les acteurs, je les reconnais dès qu'ils entrent, à leur port de tête, à leur assurance et à leur phrasé. Les danseurs, eux, marchent avec les pieds ouverts... » Les acteurs et réalisateurs Grégori Baquet et Christophe Barratier, l'écrivaine Nadine Monfils sont des clients fidèles. Brigitte de conclure: « Le thème de l'ange me permet de rencontrer des gens merveilleux. »

Voilà qu'une femme à la démarche assurée et au solide maintien arrive droit sur la vitrine, la détaille longuement puis repart avant d'être rattrapée (évidemment) pour quelques questions. Elle y répond, enjouée, les yeux rieurs sous un couvre-chef dont les larges rubans fuschia enchâssent son visage. Et là..., enfer et damnation! On se rend compte que l'on cause avec le bel Ange des sources, alias Emmanuelle Béart, promue archange du 7<sup>e</sup> art aux César de 1987 pour avoir vengé son papa Jean de Florette. Le papet l'avait dit à Ugolin: « Tu vois Galinette, il faut jamais désespérer de la Providence. » Et vous Brigitte, vous aviez raison: « Le thème de l'ange attire l'angélique. » •

CHRISTIAN ADNIN

La Boutique des anges, 2 rue Yvonne Le Tac, 01 42 57 74 38.

# BIJOU, UNE PRÉCIEUSE ADRESSE

*D'après des Italiens, il faut se rendre à Montmartre pour déguster la meilleure pizza au monde... hors de la Botte.*

**B**ijou, pour les Italiens, c'est la pizzeria de l'année, hors frontières. A l'automne dernier, le restaurant était en effet premier de sa spécialité dans le classement Top italian restaurants du guide transalpin Gambero Rosso. C'est la première fois qu'un classement hors Italie était établi par le guide. Comme en joaillerie, la cuisine commence avec des matériaux bruts, ici des ingrédients d'exception venus presque tous d'Italie: mozzarella de bufflonne de Campanie, huile d'olive et tomates des Pouilles, truffe noire du Piémont et farine de Padoue, le tout souvent bio et AOP (appellation d'origine protégée). La créativité du chef, Gennaro Nasti (qualifié « d'artiste de la pâte levée » par Stefano Palombari, créateur du site italieaparis.net), vient parfaire des œuvres culinaires qu'on a finalement du mal à qualifier de « pizza », tant elles sont différentes du classique napolitain. Le mariage de garnitures originales invite à des expériences inédites (crème d'aubergine, stracciatella, amandes et zestes de citron par exemple) et le large choix de farines est peu commun (blé, seigle, maïs, épeautre). Côté ambiance, le lieu est sobre et chaleureux, 36 couverts, une décoration dans l'air du temps: lampes décoratives à filaments, verrière séparant la salle de la cuisine, carrelage vintage. Sans surprise, les prix reflètent le niveau d'excellence des produits importés d'Italie et le travail pointu apporté sur les différentes pâtes. C'est un restaurant de fin gourmet et d'amateurs de haute joaillerie, où l'on peut déguster *La visione di Bottura*, présentée dans le menu comme une « pizza contemporaine » à base de



Gennaro Nasti, le chef de la pizzeria Bijou, s'est installé à Paris il y a trois ans.

pâte à la semoule de blé dur et champagne Laurent Perrier (!), garnie de parmesan 24 et 36 mois... au prix d'un bijou (35 €) évidemment. •

HAJER KHADER BIZRI

Bijou, 10 rue Dancourt, 01 42 57 47 29 du dimanche au jeudi de 12 h à 15 h et de 19 h à 23 h, vendredi et samedi de 12 h à 15 h et de 19 h 30 à 23 h 30.

# RETROUVER LE CHEMIN DU DROIT

*Droits d'urgence anime et coordonne la seule permanence juridique parisienne réservée aux sortants de prison.*

La majorité des incarcérés parisiens viennent du nord de Paris, explique Julie Guillot, juriste sociale. D'où la localisation de cette permanence qui leur est dédiée, la seule de la capitale. » Depuis septembre 2014, l'association Droits d'urgence pour laquelle elle travaille, anime en effet — au sein d'un point d'accès au droit (PAD) de la ville de Paris — un créneau horaire réservé aux sortants de prison ou détenus bénéficiant d'un aménagement de peine. Droits d'urgence lutte depuis 20 ans contre l'exclusion en favorisant l'accès au droit des plus démunis, grâce à un important réseau de bénévoles (avocats, juristes, magistrats...) qui interviennent dans différentes associations, en milieu pénitentiaire ou au sein de services publics.

La jeune femme est présente tous les mercredis matin dans les locaux du PAD de la rue de Suez. À ses côtés, l'équipe qui gère le site au quotidien : Karim Nkounkou Siassia, coordinateur, Yasmina Nait Bouda et Hichem Kahlellou, tous deux agents d'accueil et de médiation sociale. En 2017, elle a reçu 413 personnes, 70 ont pu bénéficier d'un accompagnement tout au long de leurs démarches, nécessitant souvent plusieurs rendez-vous.

## Manque de cohérence

« 70 % des dossiers que j'administre concernent la régularisation des papiers, le droit au séjour, la lutte contre les procédures d'expulsion pendant ou après une peine de prison, » observe Julie. En effet, le renouvellement des papiers est examiné par la préfecture qui est en droit de refuser la prolongation d'un titre de séjour, tant que la peine n'est pas totalement purgée, quel que soit le type d'infraction commise. « Il y a parfois un manque de cohérence dans les réponses administratives, poursuit la juriste. Car la menace à l'ordre public — argument utilisé par les préfectures qui refusent le renouvellement d'un titre de séjour — n'est pas clairement définie par la loi. » Résultat : alors qu'une préfecture considère qu'un crime constitue cette menace, ailleurs un délit suffira à refuser le droit au séjour.

Or si l'individu ne se voit pas signifier une obligation de quitter le territoire, il est alors contraint de vivre sans papiers, c'est-à-dire hors la loi. Ceux qui ont un emploi sont parfois licenciés, d'autres perdent leur logement... « Et comment réinsérer quelqu'un en lui refusant le sésame indispensable ? »



Julie Guillot, juriste sociale, gère la permanence de l'association Droits d'urgence.

s'interroge Julie. Un paradoxe kafkaïen, qui met en lumière toute la complexité du suivi administratif et juridique des dossiers.

## Prise de conscience

Une partie non négligeable du travail porte également sur la prise de conscience. « Un des enjeux essentiels est de permettre aux intéressés de prendre la mesure des choix qu'ils feront et des conséquences pour leur vie présente et future, explique la juriste. Après un long séjour en prison, le retour à l'autonomie ne va pas de soi, » conclut la jeune femme. L'administration pénitentiaire n'a pas pour unique mission le contrôle des détenus. Elle-même est aussi censée prévenir la récidive et contribuer à l'insertion ou à la réinsertion des personnes. Mais les conditions de vie et de travail en prison sont-elles compatibles avec la réinsertion ? La juriste se gardera bien d'exprimer sa pensée sur ce point. •

MARTINE THIAM ET THIERRY NECTOUX

## LE PAD EN PRATIQUE

Le point d'accès au droit offre également d'autres permanences juridiques. Celles-ci concernent l'accompagnement des situations relevant de violences conjugales, les difficultés dans le logement (sauf attributions), la consommation et le surendettement, le droit au séjour, l'asile et l'accès à la nationalité française. Le droit de la famille, le droit du travail, l'aide aux victimes, les discriminations, les relations entre les usagers et les administrations sont également traités par les juristes. Ces permanences sont réservées aux habitants du 18<sup>e</sup> et accessibles uniquement sur rendez-vous, auprès de l'agent d'accueil.

**2, rue de Suez, 01 53 41 86 60, métro Château Rouge (ligne 4), bus 302/Saint Bruno.  
Mardi, mercredi, vendredi : 9 h-12 h 30 et 13 h 30-18 h, jeudi : 13 h 30-18 h, samedi : 9 h 30-12 h 30**



## DRÔLES DE CABANES!

Est-ce un tipi ? Une hutte ? Ou encore un costume ? Un peu les trois à la fois mon capitaine, pourrait répondre l'artiste Séverine Bourguignon, qui a commencé à fabriquer ces étranges structures. Originalité de ces habits-habitats : ils sont faits de matériaux de récupération collectés dans le quartier, comme les chutes de tissu wax, des sacs de riz ou d'oignons, des paniers en osier ou des cartons. Baptisés « antres », ces objets ont vocation à constituer d'ici juin un village mobile qui déambulera aux alentours de Château Rouge et Barbès. L'objectif de Séverine — qui illustre également régulièrement *Le 18<sup>e</sup> du mois* — tisser des liens avec les commerçants et habitants du quartier en redonnant vie à la friche Polonceau, gérée par l'association La Table ouverte. Ces « antres » visent à créer des ponts « entre » les gens, « entre » les cultures et « entre » les pratiques artistiques. N'hésitez pas à aller voir les antres sur la friche, vous aurez peut-être la surprise d'y rencontrer aussi une conteuse ! •

FLORIANNE FINET

La Table ouverte, angle des rues Polonceau et des Poissonniers.

# PARIS-MACADAM LUTTE POUR SA SURVIE

*L'association rencontre des soucis financiers mais maintient ses nouveaux projets.*

Un déficit de 11 221 € a été enregistré en 2017 par Paris Macadam. Quelques informations manquantes dans la demande en ligne d'une subvention de l'État, régulièrement obtenue par le passé, et l'association se trouve dans la panade. En attendant le résultat d'un recours administratif engagé, l'association s'est vue obligée de prendre quelques mesures d'urgence: dénonciation du bail trop coûteux (10 000 €/an), non paiement des charges sociales depuis septembre 2017, renoncement à la demande de renouvellement d'un emploi aidé. Le règlement des payes à venir n'est pas assuré et l'éventualité d'un licenciement économique n'est pas écartée.

Un retrait de Paris Macadam serait un rude coup pour le quartier de la Goutte d'Or. Près de 850 personnes par an participent à ses initiatives, et parmi les adultes, près de 90 % sont des femmes, pour environ 400 adhérents, adultes et enfants compris. L'association se déploie sur trois axes: des ateliers (arts plastiques, couture, sorties culturelles, jardinage,...), l'action citoyenne (cafés partagés autour d'une thématique liée à l'accès au droit, la parentalité, la discrimination, soutien à la création d'associations de locataires, conseil citoyen, marche exploratoire...) et le festival Quartiers d'art (des

balades pour découvrir la création dans les quartiers, des ateliers pour partager, des spectacles...). Malgré sa forte inquiétude quant au devenir de l'association, Gertrude Dodart sa directrice, se veut relativement confiante et n'envisage pas de réduire les activités existantes, bien au contraire. Récemment a ainsi été créé un atelier chant. Une activité vélo, avec le conseil citoyen du 18<sup>e</sup> (voir encadré), et une société coopérative d'intérêt collectif pour assurer le déploiement du Festival Quartiers d'art, devraient prochainement voir le jour. La SCIC, « filiale » de Paris Macadam, regroupant 80 sociétaires, personnes physiques ou morales, permettra de générer des revenus par la prestation de services culturels à destination des touristes et habitants dans les quartiers politique de la Ville. Les bénéfices seront reversés à l'association pour mieux garantir son équilibre financier.

En attendant la mise en œuvre de la SCIC, retardée par les difficultés budgétaires, l'urgence est de trouver des solutions à ces dernières. Un comité de financeurs réunis à la mi-mars à la mairie du 18<sup>e</sup> a réfléchi à quelques pistes. Par ailleurs, une subvention potentielle pourrait peut-être permettre de maintenir Macadam-Quartiers d'Art dans ses locaux actuels à la Goutte d'Or. •

PATRICK MALLET

Paris Macadam-Quartiers d'Art, 22 rue de la Goutte d'Or, 0142575942, parismacadam.fr, quartiersdart.com

## ENCOURAGER LA PRATIQUE DU VÉLO

Souhaitant promouvoir la pratique du vélo, Paris-Macadam va, dans un premier temps, réunir une fois par mois les habitants autour d'un atelier sur un thème lié au vélo. À terme, des balades collectives seraient organisées. Les femmes sont particulièrement visées par cette initiative, le conseil de quartier Goutte d'Or-Château Rouge ayant fait le constat qu'elles utilisaient très peu ce mode de transport. L'activité pourrait permettre à nombre d'entre elles d'apprendre à maîtriser une bicyclette. La récupération des vélos usagés ou abandonnés et l'apprentissage de leur remise en état et entretien sont aussi prévus. L'association Solicycle a été approchée et pourrait, en cas d'accord, animer ces ateliers de bricolage. Pour en assurer le financement (budget évalué entre 700 et 1 000 €), deux pistes sont à l'étude et feront l'objet d'un vote: le Fonds de participation des habitants géré par l'équipe de développement local et/ou le budget dont dispose le conseil de quartier. L'activité s'inscrit par ailleurs dans le sens de deux vœux votés au conseil d'arrondissement le 19 février dernier: l'un afin de « mobiliser des associations pour animer à titre expérimental des ateliers d'apprentissage du vélo », l'autre pour « identifier, en concertation avec la mairie du 18<sup>e</sup>, différents lieux pouvant les accueillir, en envisageant d'éventuels aménagements ». •

# QUAND L'ART S'EMPRE DU HARCELEMENT

*Clémence Vazard, plasticienne, exposait en mars au Centre Barbara un travail intitulé « #monpremierharcellement ». Dans un décor de portraits photos avec collages et au cœur d'un mix sonore d'entretiens, elle revient sur le moment douloureux que ces femmes lui ont confié.*

**18<sup>e</sup> du Mois:** Comment est né le projet ?

**Clémence Vazard:** C'est une idée sur laquelle je travaille depuis près de trois ans. Ma démarche artistique a toujours tourné autour des femmes et des problématiques qui questionnent leur condition par rapport au rôle et à l'image véhiculés par les médias. Le projet sur le harcèlement quotidien est né de mon interrogation autour d'un sujet qu'on aborde peu, ou alors seulement avec des intimes, des proches. Mais quand la discussion surgit, cela peut durer des heures. Telle avait deux ans et demi et était à la maternelle, une autre avait six ans et était gardée par un baby-sitter à la maison, une autre à l'école, au collège... J'y ai vu un sujet très fort, peu abordé en public par crainte de ne pas être crue, de ne pas être écoutée, et finalement commun. Mon idée s'est concrétisée en 2017 lorsque j'ai passé un an en résidence au centre Paris anim'La Chapelle. J'ai fait la connaissance et recueilli la parole des femmes du centre mais aussi d'autres qui n'habitent pas l'arrondissement. Par là, je voulais représenter une typologie la plus large possible des parcours, avec des femmes d'ici et d'ailleurs, d'âges et d'origines différents. Cette écoute et ces entretiens ont constitué ma matière

première artistique avec des enregistrements sonores, des portraits photo.

**18duM:** Quelle a été votre approche ?

**C.V.:** J'ai voulu traiter du harcèlement au sens large, dans la rue, au travail ou à la maison. Quel est le premier souvenir du harcèlement ? J'étais intéressée par ce moment où chaque femme a pris conscience de son statut en replongeant dans l'évènement qui a déclenché cette prise de conscience. Nos entretiens ont permis de libérer la parole et de créer une sorte de catharsis car lorsqu'on est jeune, on ne raconte pas aux parents, on ne porte pas plainte, on en parle juste éventuellement aux amis. Ce qui est frappant, c'est que le souvenir remonte souvent loin et a créé un choc qui pour certaines peut être traumatique avec des conséquences diverses, soit dans les habitudes vestimentaires, soit par un comportement casanier, craintif.

**18duM:** Comment avez-vous sélectionné vos sujets ?

**C.V.:** J'ai fait des appels publics et certaines femmes sont venues spontanément vers moi. D'autres au centre ont refusé de participer. D'autres encore affirmaient ne rien avoir à raconter mais trouvaient



© Joseph Banderet

le projet intéressant et nous avons commencé à discuter; pour ces dernières, à chaque fois un souvenir est revenu, profondément enfoui dans la mémoire. À la fin, il a fallu faire un choix, j'en ai retenu douze parmi lesquelles certaines de celles qui disaient n'avoir rien à raconter.

**18duM:** Et qu'en est-il sorti ?

**C.V.:** L'exposition montre les douze portraits des femmes en grand format, ainsi qu'un collage sonore où sont mêlés des extraits des douze entretiens. On y entend des vides ou des clameurs: plus qu'une exposition, j'ai voulu proposer au visiteur une expérience où il ne soit pas simple spectateur.

**18duM:** Qu'apporte un regard artistique dans ce débat ?

**C.V.:** C'est une question importante et plus on en parle, mieux c'est. L'important pour moi était de donner la parole aux femmes. C'est une façon de participer à cette prise de parole et de sensibiliser des publics qui ne sont pas touchés par les médias. •

PROPOS RECUEILLIS PAR STÉPHANE BARDINET

# UN ABRI, AVEC OU SANS FOI

*Vingt ans après avoir fait la une des JT, la paroisse Saint-Bernard de La Chapelle demeure fidèle à son engagement envers les migrants. D'où qu'ils viennent, ils trouvent ici de quoi se nourrir, se vêtir, voire se loger.*

Vingt heures. Une bonne odeur de cuisine flotte dans le couloir du presbytère de l'église Saint-Bernard. Il fait bon ici (pas comme dehors). Derrière la porte entrouverte de la salle paroissiale, on s'affaire. Va-et-vient. Bruits de couverts. C'est l'heure où les migrants abrités pour l'hiver transforment la pièce en salle à manger. Tout à l'heure, ce sera leur dortoir. L'Abri Saint-Bernard fonctionne dans le cadre de la mission « Hiver solidaire » portée par le diocèse de Paris. Chaque année, il accueille huit hommes, sept jours sur sept, du dîner au petit-déjeuner du lendemain, entre la mi-novembre et la fin mars. Adressés pour l'essentiel par France terre d'asile qui guide leurs démarches d'obtention du statut de réfugié, les « abrités » sont également accompagnés par des travailleurs sociaux pour construire un projet d'insertion. Le père Livio vient m'accueillir. Lui, c'est le boss, le chef, le patron de la paroisse. Il me présente égale-

ment l'équipe des Solidarités Saint-Bernard. Le père William coordonne, notamment, les cours de français et le petit-déjeuner des samedis-dimanches où affluent des centaines de migrants. Jeff Noël fait tourner le vestiaire. Yolande, elle, est responsable de l'Abri. Plusieurs associations, telle CCFD-Terre solidaire, et des bénévoles, si nombreux qu'on en perd un peu le compte, leur prêtent main-forte.

## Une congrégation pour les migrants

La religion intimide quand on n'y connaît rien. Mais le père Livio balaie mon embarras en quelques mots (prononcés avec l'accent italien) : « Une chose, s'il vous plaît, très importante. Vous préciserez bien dans l'article que tout le monde est bienvenu chez nous, toutes les confessions, toutes les origines. La paroisse Saint-Bernard s'est toujours engagée dans la vie du quartier. Et toutes les cultures et les religions cohabitent à la Goutte d'Or. »

Le père Livio appartient à la congrégation des scalabriniens ou missionnaires de Saint-Charles, qui administre également Saint-Pierre de Chailot, dans le 16<sup>e</sup> arrondissement. Fondée en 1887, cette communauté catholique avait à l'origine pour mission de venir en aide aux émigrés italiens à travers le monde. Aujourd'hui, elle soutient tous les migrants, sur les cinq continents.

« Les réfugiés restent quinze jours, un mois, parfois plus car les solutions d'hébergement durables se font rares, explique Yolande. Ici, nous essayons de répondre à leurs besoins les plus urgents. On leur demande aussi de participer aux tâches ménagères et ça fonctionne très bien. Le climat est chaleureux, non seulement entre eux, car ils forment un groupe très soudé, mais également avec les bénévoles et les habitants du quartier, comme Rachid Arar, le responsable de la Table ouverte, qui apporte tous les soirs de quoi compléter le dîner... »

Le père William et Jeff Noël confirment, l'un comme l'autre, que tout se passe au mieux, dans le respect mutuel, quelles que soient l'affluence et les détresses... qui ne sont pas minces.

## Le dimanche, un panier solidaire

Hiver comme été, un petit-déjeuner est proposé aux migrants et aux sans-abri qui se présentent – jusqu'à près de 300 – les samedis et dimanches matins, jours où beaucoup de structures d'aide font relâche. Ceux qui le souhaitent peuvent participer aux cours de français animés par des bénévoles. En

passant par le vestiaire – ouvert à tous le week-end et uniquement aux mineurs le mercredi –, ils trouvent des vêtements, des chaussures, des produits d'hygiène, au besoin des sacs de couchage, issus de dons spontanés ou fournis par Emmaüs Défi.

Pour assurer la collecte, le tri des dons et l'accueil, la très grosse équipe des bénévoles se coordonne via la page Facebook du vestiaire. Dans une ambiance « joyeuse famille recomposée », car le cercle des bonnes volontés s'étend bien au-delà de la communauté catholique, on essaie avant tout de donner de l'attention aux gens. « On ne distribue jamais les vêtements, les personnes choisissent elles-mêmes ce qui leur va. C'est une façon de les respecter, et de leur faire sentir qu'elles sont ici chez elles, » souligne Jeff Noël. Avis à ceux qui voudraient mettre leur grain de sel : le premier dimanche de chaque mois, les Solidarités Saint-Bernard organisent le Panier solidaire pour collecter des denrées alimentaires, des produits d'hygiène, des tickets de métro et des euros. •

VÉRONIQUE VIDALOU

6, rue Saint Luc — Tél. : 01 42 64 52 12.  
paroisse@saint-bernard-de-la-chapelle.fr

## DISPARITION DU CURÉ DES SANS-PAPIERS

Le Père Henri Coindé, âgé de 85 ans, est décédé le 19 février dans le Var où il s'était retiré. En 1996, il avait hébergé durant deux mois quelque 300 étrangers menacés d'expulsion dans l'église Saint-Bernard. L'image spectaculaire des CRS enfonçant à coup de hache la porte du lieu de culte, le 23 août, pour en déloger les sans-papiers demeure dans la mémoire médiatique et celle des habitants. Ordonné prêtre en 1964, il était devenu curé de Saint-Bernard en 1991, et n'avait eu de cesse de renforcer les liens entre l'action paroissiale et le riche tissu associatif du quartier. À titre personnel, il s'était investi dans l'association Espoir Goutte d'Or, dédiée à la prévention de la toxicomanie et l'accompagnement des usagers de drogue.



## PLACE AUX PIÉTONS À CHÂTEAU ROUGE

Éric Lejoindre et Anne Hidalgo ont inauguré une nouvelle zone « Paris respire » à Château Rouge. Chaque samedi, plusieurs rues sont réservées aux piétons et aux circulations douces (lire notre n° 258). Des animations y sont accueillies. À la différence d'autres zones, ce programme a aussi pour objectif d'apaiser le quartier, notamment en améliorant le partage de l'espace public.

# RATS ET FUITES S'INVITENT EN CLASSE



Les enseignants alertent sur l'état de l'établissement depuis octobre 2017.

*L'école Guadeloupe à la une des JT, des photos infâmes qui tournent en boucle sur les chaînes tout info, il aura fallu cette médiatisation pour qu'enfin des travaux soient annoncés.*

Le lundi 12 mars, l'école de la rue de la Guadeloupe était fermée pour la deuxième fois. La première fois, c'était le jeudi précédent. Les raisons ? Tayeb, 8 ans, élève de CE1, les résume bien : « les toilettes sont bouchées, il y a plein de rats partout dans l'école. » Si la présence de rongeurs n'est malheureusement pas l'apanage de cet établissement, la situation des sanitaires est particulièrement préoccupante.

## Porte close

Dès octobre, l'équipe enseignante, avec le soutien des parents, avait tiré le signal d'alarme et alerté la mairie. En janvier, le conseil d'arrondissement émettait un vœu pour que les moyens du département « faune et action de salubrité » de la ville de Paris (DFAS) soient augmentés pour les écoles du 18<sup>e</sup>. Mais pour Aline Weber, directrice de la communication à la mairie, côté rongeurs, il n'y avait « rien d'alarmant », la situation n'était « pas plus problématique que dans d'autres écoles ».

La mobilisation des parents et des enseignants finit cependant par avoir de l'effet. Reçus le 8 mars au rectorat – qui les assure de son soutien –, ils trouvent porte close à la mairie où ils se rendent l'après-midi. Aline Weber souligne qu'ils avaient été prévenus de l'impossibilité de les recevoir ce jour-là. Était-il nécessaire pour autant de les obliger

à rester deux heures dans le froid et sous la pluie ? Le lendemain, une réunion technique est organisée avec le DFAS qui constate, d'après les parents, une situation « pire qu'annoncée » et, d'après la mairie, « que les règles de base d'hygiène n'ont pas été appliquées ». Le 12 mars, les enseignants sont de nouveau en grève et sont reçus à la mairie avec les parents et les enfants. Ils apprennent enfin de la bouche de Philippe Darriulat, adjoint au maire du 18<sup>e</sup>, chargé des affaires scolaires, que « des travaux sur les sanitaires sont prévus pour les vacances de Pâques ».

## Toilettes de chantier

Quelques interventions sont néanmoins réalisées en urgence : une dérivation pour les toilettes bouchées est terminée, une « kitchenette » digne de ce nom est installée dans la salle des professeurs, un mur « pourri » (dixit les parents) est arraché, deux serrures sont fixées sur des armoires et d'autres enfin posées sur les portes des toilettes des enfants. Un architecte de la ville passe le 20 mars pour évaluer la situation des sanitaires. Une fois son rapport remis, décision sera prise pour le financement des travaux. Au besoin, des toilettes de chantier provisoires seront installées dans la cour.

Désormais, les parents voient « des ouvriers et du mouvement dans l'école ». Ils attendent une remise en état complète. Philippe Darriulat estime, lui, qu'il n'était « pas nécessaire de se mobiliser autant pour faire avancer les choses ». Les événements de ces derniers jours semblent démontrer le contraire. ●

SYLVIE CHATELIN

École élémentaire publique, 2 rue de la Guadeloupe.

## CULTIVATE CONQUIERT LE TOIT DE LA CHAPELLE

La société Cultivate a remporté l'appel d'offre de la mairie de Paris pour équiper la future ferme urbaine de Chapelle international. Le concept baptisé Mushroof, développé par Sarah Msika et Sidney Delourme, a séduit le jury et se développera donc sur les 7 000 m<sup>2</sup> de toiture de l'hôtel logistique. Il inclut une agriculture sans pesticides et respectueuse de l'environnement en plein cœur de la ville, un partenariat avec les magasins Franprix (où il sera possible dès l'an prochain d'acheter les produits locaux et ultra-frais de la ferme), une serre hydroponique et une zone de permaculture. 50 tonnes de salades, d'aromates, de fruits, de légumes et même de fleurs sont espérés, ainsi qu'une dizaine d'emplois dès 2019. Le public aura accès, dans une allée végétalisée, à une cantine végétale, un café, une boutique de produits du terroir, avec des événements autour de l'agriculture urbaine, de la gastronomie et de l'économie circulaire. Vivement fin 2019 pour découvrir ce nouveau lieu plein de promesses ! Le projet Chapelle international a par ailleurs remporté un award du Meilleur complexe industriel et logistique au MIPIM, le salon international des professionnels de l'immobilier qui s'est tenu à Cannes en 2017. ●

MARYSE LE BRAS

## IL VA MANQUER UNE 6<sup>E</sup> À DANIEL MAYER

Émotion parmi les enseignants et les parents d'élèves du collège Daniel Mayer ! Alors que quelque 115 élèves actuellement en CM2 dans le secteur concerné y sont attendus à la rentrée de septembre, la dotation en heures d'enseignement ne permettra pas d'ouvrir une quatrième classe de 6<sup>e</sup>. Or dans cet établissement en réseau d'éducation prioritaire (REP), les effectifs sont limités à 25 élèves par classe, soit 75 au maximum pour les trois classes de 6<sup>e</sup> maintenues. Qu'advient-il des 40 autres ? Déjà à la rentrée 2017, 15 élèves n'avaient pu être admis, faute de places.

Enseignants et parents d'élèves élus au conseil d'administration ont voté une motion réclamant une dotation horaire globale permettant de créer cette quatrième 6<sup>e</sup> et des mesures renforcées d'accompagnement pour les élèves en difficulté. Ils ont aussi été reçus à la mairie par le chargé de mission de Philippe Darriulat, adjoint chargé des affaires scolaires. Ce dernier s'est étonné auprès du rectorat de la réduction horaire, en complète contradiction avec le programme Tous mobilisés destiné à cinq collèges parisiens, dont Daniel Mayer, et auquel la mairie de Paris consacre des sommes importantes... Le rendez-vous demandé au recteur d'académie et plusieurs fois reporté, devait finalement avoir lieu le 27 mars. Dans cette attente, les enseignants ont suspendu les actions décidées lors de réunions internes. Dans le même temps, d'autres collèges parisiens se sont mobilisés contre ces réductions d'heures, notamment dans les 19<sup>e</sup>, 13<sup>e</sup>, 10<sup>e</sup>, 20<sup>e</sup>. Après une première réunion de coordination à la Bourse du travail, le 20 mars, une nouvelle assemblée générale devait à nouveau s'y tenir le 28 mars. Représentants des enseignants et des parents, chefs d'établissement ont bien conscience que pour lutter contre cette « lame de fond », la solidarité est essentielle. ●

MARIE-ODILE FARGIER ET ANNIE KATZ

# MARCHÉ SAINT-PIERRE, ROYAUME DU TISSU

*Avec ses rouleaux d'étoffe exposés en pleine rue, ce haut lieu du textile est né à ciel ouvert pour se ranger peu à peu dans les boutiques et grands magasins.*

**L'**un des plus grands magasins de tissus au monde où professionnels de la couture, stylistes et décorateurs de renommée internationale nous font confiance ». Ainsi se présente le magasin à l'enseigne bleue au pied du Sacré-Cœur. Mais comment se fait-il que les boutiques de tissus abondent dans ce périmètre depuis des décennies ?

La place Saint-Pierre servait autrefois de déblais pour les carrières de plâtre. C'est l'ancien maire de la commune libre de Montmartre, Monsieur Piemontési, qui fit niveler en 1853 ce terrain d'aspect chaotique. Voici donc la place créée, un peu en hauteur, sur les remblais des carrières. Nous n'avons qu'une vague idée de ce qu'était la place Saint-Pierre dans la dernière moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, puisqu'une grande partie de sa superficie sera amputée par la création du square en 1927, devant le Sacré-Cœur. Francis Magnaud, un journaliste, écrivait déjà en 1867 : « On dit qu'on va percer de grandes rues à Montmartre, aplanir la moitié des buttes et, de ce qui restera, faire un square - ombrages réglementés, fleurs numérotées, gazons de parade, du bon air mis en caserne ». Des aménagements contestés, déjà à l'époque ! En réalité, ce square, avec la création des jardins du Sacré-Cœur, sera la dernière transformation de la Butte.

## Une halle en fer

La lieu prit le nom de place Saint-Pierre en 1863. C'est là que se tenait le plus grand marché de Montmartre qui fournissait les alentours. Souvenons-nous que vers 1860, Paris s'agrandit, les communes voisines sont annexées et de nombreux habitants viennent s'installer dans les rues nouvellement créées ; les besoins augmentent, le commerce évolue et le marché se développe. En 1867, on construit sur la place une grande halle en fer à la toiture soutenue par 52 colonnes en fonte : c'est l'actuelle Halle Saint-Pierre, qui alors remplace l'ancien marché découvert de la place. Ce marché public



La rue Ronsard, en 1850 et à droite le marché de Montmartre, aujourd'hui occupé par la Halle Saint-Pierre (Louis-Emile Durandelle - BNF).

alimentaire de 284 places est inauguré le 2 janvier 1868. Couvert ou non, il faut imaginer ce marché comme très vivant, avec l'activité de presque 300 vendeurs ! Sans oublier la présence des chevaux qui tirent les charrettes, venus porter, entre autres, les produits des maraîchers de la plaine Saint-Denis qui doivent « se garer » autour. Ainsi, il est d'abord et surtout question de commerce alimentaire et pas encore de tissus...

## De Marseille à Paris

Deux familles cousines, les Dreyfus et les Moline, se sont installées à Levallois-Perret en 1879. Trois fois par semaine, Armand Moline faisait le trajet avec Edmond Dreyfus de Levallois-Perret jusqu'à la butte Montmartre, sa charrette à bras chargée de rouleaux de tissus pour les vendre autour du Marché Saint-Pierre. Il s'agit de tissus pour vêtements : Daniel Moline avait un commerce de déballage de tissus à Levallois. Ce n'est qu'en 1920 que son fils Armand, fatigué des trajets, achète une loge de concierge pour stocker la marchandise et la déballer sur place. En même temps, le quartier s'aménage et des immeubles se construisent. Dreyfus en achète, et Moline investit dans les rez-de-chaussée pour les transformer en boutiques. Armand Moline et Edmond Dreyfus sont donc les deux initiateurs du Marché aux tissus, et leurs descendants ont pris la relève.

**C'EST L'ÂGE D'OR,  
À UNE ÉPOQUE  
OÙ TOUT FOYER  
DISPOSAIT D'UNE  
MACHINE À  
COUDRE !**

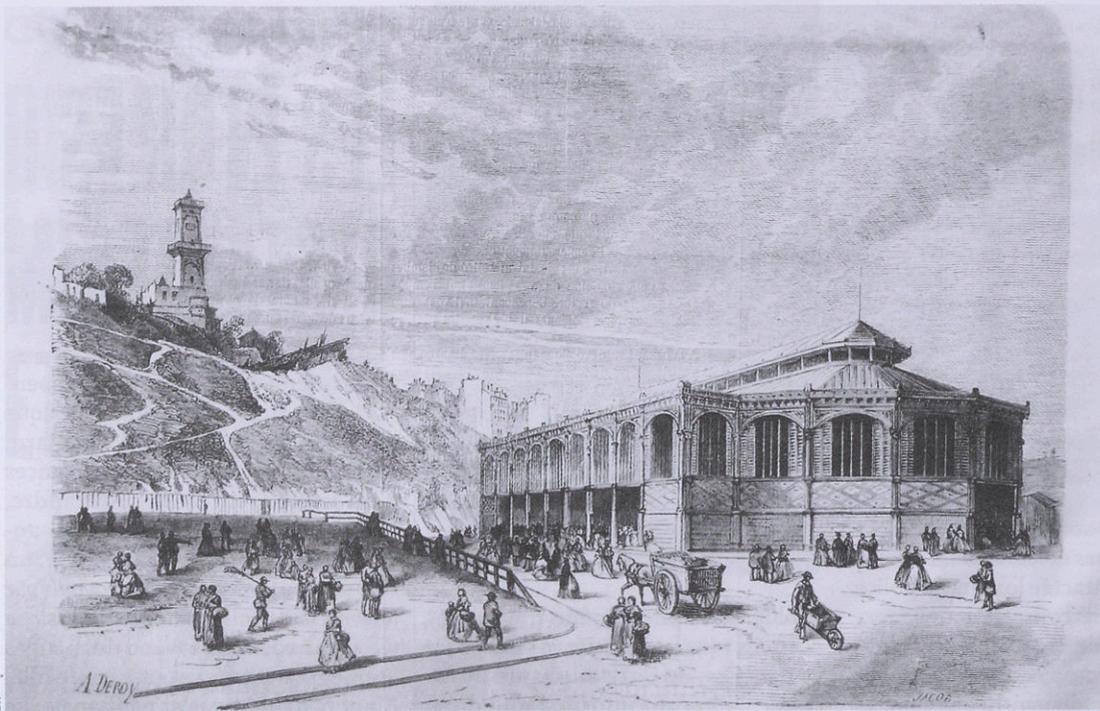
Leurs ventes augmentent, le succès attire d'autres commerçants, qui vendent tous du tissu au mètre. C'est l'âge d'or, à une époque où tout foyer disposait d'une machine à coudre ! (voir encadré).

Tissus Reine, par exemple, arrive en 1930 sur le site d'un ancien garage, transformé en magasin. Le nom de l'enseigne vient de Reine Bouchara, fille du célèbre commerçant qui en 1899 avait créé sa première boutique de tissus à Marseille ; il cherchait à ouvrir de nouveaux points de vente pour proposer

des tissus sur rouleaux pour l'habillement, vendus au mètre aux clientes. Et c'est logique qu'il soit venu s'installer dans ce quartier dont la réputation n'était plus à faire.

## L'épreuve du prêt-à-porter

« Le Marché Saint-Pierre était le tout premier lieu de discount institutionnel en Europe », raconte un descendant de la maison Moline dans un journal de mode. Des années 1920 à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, les marchands de tissus étaient des soldeurs. Fins de séries et surstockages d'usines trouvaient preneurs dans leurs boutiques. Tout le monde venait pour acheter « pas cher » mais aussi pour dégoter un beau tissu déclassé. Évidemment, le développement de ce commerce s'est heurté à la mondialisation. Disons que le développement du prêt-à-porter et de chaînes de vêtements pas chers, importés d'Asie, a rendu le « fait maison » dépassé. Il est réservé



En arrière-plan de la Halle Saint-Pierre, la Tour Solférino, au croisement des rues du Chevalier-de-la-Barre et Lamarck.

aujourd'hui à une petite élite qui se fait coudre ses vêtements par des couturières à façon, qui travaillent à leur domicile et réalisent les modèles, choisis souvent dans des revues de mode. Restent aussi les tailleurs, spécialisés dans la confection pour homme.

Devant le développement du prêt-à-porter, la distribution du tissu pour la confection est bouleversée mais le déballage du Marché Saint-Pierre, Dreyfus, Reine, Moline et les petites boutiques alentours résistent ! Une grande partie d'entre eux se reporte sur la vente de tissu d'ameublement. Là aussi, ils adoptent une stratégie commerciale : vendre des fins de séries pour confectionner rideaux, voilages, dessus de lits, tissus pour fauteuils... et proposer à la clientèle des coupons rares. Mais le « prêt à poser » va encore concurrencer cette offre et la fragiliser. Aujourd'hui, on ne peut que constater la disparition des petites boutiques de tapissiers de quartier auxquels on demandait création ou réparation. De même, les boutiques de passementerie qui proposaient des ouvrages pour dame, canevases, franges, cordons, galons, pompons, rubans, dentelles, boutons, rosettes, guimpes, glands... ont aussi subi des revers ; par exemple, la grande boutique qui se trouvait encore à l'angle des rues de Steinkerque et d'Orsel il y a une quinzaine d'années est devenue, comme beaucoup d'autres, une boutique de souvenirs.

#### Tradition et modernité

Malgré ces évolutions, les « grands » magasins sur plusieurs étages résistent : Moline, Reine et le déballage du Marché Saint-Pierre sont toujours là. À l'intérieur du déballage, on dirait que le temps est passé sans que rien ne change : parquets qui craquent, caissière dans sa boîte, vendeurs avec leur mètre en bois... et chez Reine, petits mannequins de présentation qui perpétuent la tradition. Une clientèle variée, allant de la mère de famille aux costumiers de théâtre ou de cinéma, des futurs mariés aux jeunes adeptes du « *do it yourself* », déambule dans les rayons à la recherche de la « bonne affaire », de qualité supérieure ou simplement originale. Même les collections des principaux éditeurs contemporains sont présentes.

Et autant que les articles de solderie, populaires par leur prix, ce sont ces tissus de créateurs, produits haut de gamme, qui continuent à alimenter le marché. D'ailleurs, c'est l'argument mis en avant par le déballage : « *Le magasin vous propose à travers ses 2 500 m<sup>2</sup> répartis sur six niveaux, des prix défiant toute concurrence et un choix inégalé* », une forme de secret de commercialisation qui perdure.

Un exemple, cité par le journal *Les Échos*, vient conforter ce que l'œil découvre : « *Avec plus de 20 000 références suivies, Moline a de quoi alimenter une structure dédiée aux professionnels : la société de décoration hôtelière Moline. Pour répondre aux besoins des bureaux ou de la distribution, cette dernière propose notamment un vaste choix de tissus non feu. Les 900 m<sup>2</sup> de boutiques restent le terrain de chasse des particuliers, qui chaque année achètent chez Moline plus de 400 000 mètres de tissus et 600 000 mètres de galons* ».

Si on ajoute à ces chiffres tous les rouleaux vendus par toutes les boutiques, ça doit faire un nombre de kilomètres de tissus impressionnant ! •

DANIELLE FOURNIER

### À L'INTÉRIEUR DU DÉBALLAGE, ON DIRAIT QUE LE TEMPS EST PASSÉ SANS QUE RIEN NE CHANGE.



Thimonnier manœuvrant sa première machine à coudre.

## QUAND LA MACHINE CRÉE LE MARCHÉ

La première machine à coudre est l'invention d'un tailleur français, Barthélemy Thimonnier (1793-1857), qui en a déposé le brevet en 1830. Il voulait mettre au point une machine capable de coudre mécaniquement : il eut l'idée d'utiliser un crochet comme celui des ouvrières qui réalisaient des broderies dans les Monts du Lyonnais. D'après le brevet de 1830, la machine de Thimonnier était une table sur laquelle une roue à volant entraînait une bielle : le va-et-vient de la bielle permettait de faire descendre et remonter l'aiguille à deux pointes. Cette machine ne comportait pas de mouvement d'entraînement du tissu, qui devait donc être effectué avec les deux mains. Elle permettait de réaliser un point de chaînette à une vitesse d'environ 200 points à la minute. Thimonnier n'a pas baptisé son invention de « machine à coudre » : il utilisait le nom de « mécanique à coudre » ou « métier à coudre ». On disait aussi une « couseuse ». Mais le succès ne fut pas au rendez-vous et il est mort sans avoir profité du fruit de sa découverte.

#### Le pédalier de Singer

On attribue souvent l'invention de la machine à coudre à Isaac Merrit Singer, fondateur d'une marque mondialement connue et dont on voit encore des modèles en action dans les ateliers de confection, non loin du Marché Saint-Pierre, dans la Goutte d'Or par exemple... et partout en Afrique. Son amélioration : le fameux pédalier qui permet, grâce à une griffe, d'entraîner le tissu de manière régulière, ce qui était plus difficile avec la couseuse. Isaac Singer doit son succès à cette innovation technique mais aussi à une vision commerciale : il développe une forme de crédit pour permettre au plus grand nombre de femmes de posséder une machine à coudre en fonction de leurs moyens. Ainsi, la machine à coudre peut entrer dans les foyers pour aider à confectionner des vêtements pour tous. Il utilise également la franchise : les machines sont fabriquées en Europe au plus près des acheteurs potentiels et en France, une usine Singer s'ouvre à Bonnières-sur-Seine, en banlieue parisienne, en 1858.

#### Démocratisation de la couture

Singer devient, grâce à ses techniques de vente, leader sur le marché : ses vendeurs s'installent dans la rue, font des démonstrations, donnent des cours gratuits, appuyés par des publicités peintes sur les murs. Et alors, les mères de famille vont se lancer dans la confection : on n'aura plus seulement un vêtement du dimanche, quasiment pour la vie, et un vêtement de semaine ; on va diversifier les formes en fonction des usages et des saisons. Le développement de la machine à coudre est tel que, vers 1890, quatre foyers français sur cinq en possèdent une ! Cette mécanisation fait croître le besoin de tissus et augmenter la diversification des matières. Aussi les magasins de tissus se développent-ils ! •

D.F.

## LIVRE

# SURDOSE, EN IMMERSION CHEZ LES STUPS

Le journaliste Alexandre Kauffmann a suivi pendant un an l'unité spéciale de la brigade des stupés de Paris. Il en tire un polar... stupéfiant, aux Éditions Goutte d'Or.

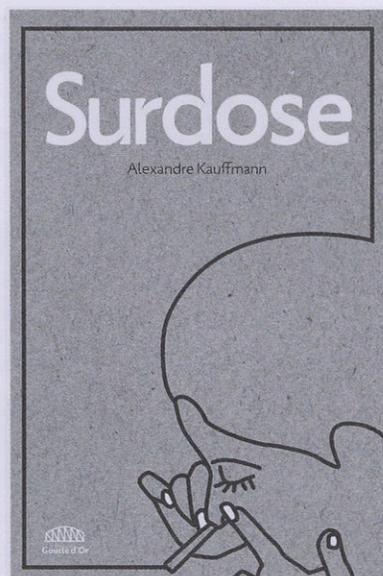
**J**oli quarté pour les Éditions Goutte d'Or. Le quatrième ouvrage que la jeune maison d'édition a mis sur le marché en février 2018 n'a rien à envier aux précédents. Cette enquête journalistique, à faire pâlir d'envie la profession, prend la forme d'un polar... Une marque de fabrique de l'éditeur, adepte de la non-fiction et de l'incursion dans les univers en marge.

Intitulé *Surdose*, ce beau récit est l'œuvre d'Alexandre Kauffmann. Pendant une année, ce journaliste a fréquenté le groupe *Surdose*, une unité de la brigade des stupéfiants de Paris créée en 1990. Il a assisté aux filatures, aux perquisitions, aux auditions et, bien sûr, aux premiers moments des enquêtes, lorsqu'un corps est découvert. Le groupe *Surdose* est composé de « cinq hommes et deux femmes, [qui] sont les seuls policiers de

la brigade des stupéfiants en relation avec des victimes et leurs familles. »

L'unité est contactée lorsque la police ou des médecins constatent une mort par overdose de médicaments, d'héroïne, de cocaïne, d'ecstasy ou de nouvelles drogues de synthèses comme la 3MMC. Ils ne quittent pas leur kit overdose afin d'analyser et d'identifier la substance mortifère puis se lancent à la recherche du dealer.

Les statistiques établissent qu'on est passé de 150 décès en 1990 – la plupart du temps des junkies désocialisés – à une vingtaine en 2017, un inventaire certainement sous-évalué. Aujourd'hui, l'héroïne n'est plus responsable que de 25 % des morts ; un des effets de la politique de prévention des risques et de la mise en place de produits de substitution tels que la méthadone ou le Subutex. Le profil des victimes d'overdose, également, a



évolué, et le phénomène touche désormais tous les milieux : à l'image de ce dentiste, de cette étudiante ou de ce formateur en informatique dont les corps ont été découverts durant l'immersion de l'auteur.

Une enquête où l'on découvre que le commerce de drogue, de la cocaïne en particulier, use de « call centers » via lesquels les usagers passent commande avant d'être livrés à domicile. L'utilisation du téléphone portable, et la surveillance opérée dessus, a fait bondir le taux d'élimination de l'unité de 20 % à 80 %.

NADIA DJABALI

*Surdose*, d'Alexandre Kauffmann, Éditions Goutte d'Or, 270 p. 17 €.

## CINÉMA

# LES ÉTOILES RESTANTES

**U**n premier long-métrage indépendant, au ton singulier et poétique du jeune réalisateur Loïc Paillard, habitant du 18<sup>e</sup>. On suit les errances d'un jeune trentenaire, Alexandre, cherchant son chemin entre un ancien amour, un père en fin de vie, un colocataire loufoque « qui travaille sur une méthode universelle pour réussir sa vie », une voisine qui vend des nuages et une rencontre avec une jeune fille, Manon, dynamique et pas banale. Le film a été tourné en partie dans le quartier, notamment au bar Le Dauphin, rue Damrémont. Le casting est très réussi, entre autres, avec Benoit Chauvin, attachant et lunaire dans le premier rôle et Camille Claris (Manon) piquante et naturelle comme une Pénélope Cruz. Sans oublier une galerie de seconds rôles exquise. Et toute la joyeuse équipe du film s'est mobilisée pour faire la promotion! •

VIRGINIE CHARDIN

À voir prochainement au Studio 28, 10 rue Tholozé.

## DES EXPOS ÉPHÉMÈRES RUE MYRHA

**U**ne team de deux voisines lance la « flash exposition mensuelle » dans un espace baptisé *Galerie 4838* pour : 48 heures au 38. Frédérique Savarese et Marie-Claude Jonquois ont investi ce nouveau lieu qui se libérait pour accueillir une fois par mois des artistes, photographes, sculpteurs, peintres, du quartier ou d'ailleurs. Le principe : un vernissage le vendredi soir et l'exposition le samedi et le dimanche. Ce créneau est adapté aux activités de l'Atelier One Planet qui héberge la galerie et dont les résidents utilisent peu les lieux le week-end (voir p. 8).

Du 6 au 8 avril, la galerie expose *La vie au grand trot*, des photos de Régis Garcia qui font découvrir le monde des courses de trot, avec ses contraintes et ses passions. Pour mai, le programme n'est pas encore fixé, avis aux intéressé(e)s ! En juin, Ange et Dam, deux artistes du quartier et Anne-Marie Arbefeuille.

Les deux amies veulent « animer un quartier multi-ethnique et valoriser la création, la planète, l'environnement ». •

Galerie 4838, 38 rue Myrha  
Facebook : galerie 4838

## THÉÂTRE BABY

Adapté par la comédienne Camille Japy et mis en scène par l'actrice Hélène Vincent, la pièce de l'Américaine Jane Anderson pose la question douloureuse du bébé « de trop » qu'on porte pour une autre.

**E**n dépit de leur pauvreté, Wanda et Al, jeune couple sans boulot du fin fond de la Louisiane, s'aiment. Tout comme ils aiment leurs quatre gosses confiés à la belle-mère, histoire de décompresser un peu. Ce ne sont pas de mauvais parents. Juste deux Américains sans le sou ni éducation, épuisés par la chaleur régnant dans leur camping-car sans confort en cet été 1989. Le ventre rond de la jeune femme, qui porte haut un cinquième bébé que le couple ne peut assumer,



Une comédie douce-amère sur la maternité et le désir d'enfant.

devient par procuration celui de Rachel et Richard. Très unis, ces riches Californiens sont stériles mais disposent des moyens de s'offrir « un enfant blanc en parfaite santé » auquel ils assureront « une vie heureuse », selon les termes de leur petite annonce.

### Berceau vide

En dépit de leurs différences, Wanda et Rachel deviennent presque amies. Mais Al abuse de la générosité des futurs parents, et Richard, flanqué de son avocat, regimbe à lui acheter une voiture neuve non prévue au contrat. Leur méchante

empoignade à la clinique se terminera par « quatre pneus neufs » pour sa vieille bagnole. Dans la chambre blanche, où ils attendent le retour de Wanda, qui accouche en présence de Rachel, un berceau vide attend... Isabelle Carré et Camille Japy sont bouleversantes. •

JACQUELINE GAMBLIN

Jusqu'au 13 mai, au théâtre de l'Atelier.  
Texte : Jane Anderson, mise en scène : Hélène Vincent. Avec Isabelle Carré, Camille Japy (adaptation), Vincent Deniard, Bruno Solo, Cyril Couton.  
1 place Charles-Dullin, 01 46 06 49 24.

# CONCERT DES 5 À 7 MUSICAUX ET ÉDUCATIFS

Depuis quelques mois, deux musiciens, Neven Lesage et Myriam Arbouz, proposent des rencontres dominicales pour ouvrir la musique classique à un public de néophytes, à la Cantine Le Myrha.

Un « cinq à sept » le dimanche ? C'est l'idée de Neven Lesage et Myriam Arbouz pour « faire partager la musique baroque à un public pas forcément mélomane et averti ». Musicien en voie de professionnalisation, Neven rencontre Myriam pendant leurs études au conservatoire d'Amsterdam en 2014. Il la retrouve totalement par hasard en 2016, dans le 18<sup>e</sup> arrondissement, où ils résident tous les deux. Lui est hautboïste, elle est soprano. Ils



L'ensemble El Sol a joué en première partie des 5 à 7 musicaux.

imaginent alors mettre sur pied des événements dans des lieux publics, Les 5 à 7 du dimanche, pour créer de la proximité avec le public, désacraliser le classique et « réinventer un savoir-vivre autour de la musique ». Le premier concert a lieu en mars 2017. Mais pourquoi la musique baroque ? Selon Neven, c'est le « point de départ dans le registre classique » mais ce genre est devenu élitiste, de plus en plus éloigné du quotidien des gens. Les concerts sont très formatés et réservés à ceux qui en détiennent les codes. Neven et Myriam veulent « inventer pour renouer avec le public ».

## Têtes d'affiche et inconnus

La première partie des rencontres démarre à 17 h avec un concert pendant lequel se produisent deux ou trois groupes différents pendant 30 à 45 minutes chacun. Têtes d'affiche et musiciens moins connus, jeunes et moins

jeunes s'y côtoient. Lors des éditions précédentes, on a pu y écouter des artistes tel que l'ensemble Castelnorm, Marc Mauillon, artiste lyrique, Elisabeth Joyé, claveciniste et habitante du 18<sup>e</sup>, Comet Musicke, Cyril Auvity, ténor, ou encore Marie van Rhijn, claveciniste. Le groupe Sarbacanes, ensemble d'instruments à vent, deux hautbois, un basson et un clavecin, créé par Neven, s'y est également produit. Changement d'ambiance pour la deuxième partie, on passe au « déchiffrement participatif », un « bœuf » à la sauce ancienne. Chacun peut venir avec son instrument d'époque ou moderne et ses partitions de tout registre. C'est l'occasion de faire de très belles rencontres, où « grands pros et amateurs dialoguent et établissent une conversation musicale ». Les soirées peuvent se prolonger, « jusqu'à point d'heure », et en tout cas facilement jusqu'à 21 h 30 ou 22 h.

## EXPO

# EXPLORATION INTIME HORS DU TEMPS

Caroline Guth propose avec Extime une plongée audacieuse et troublante dans le théâtre de l'inconscient.

La fondatrice et animatrice de la galerie L'Achronique dévoile une dizaine de ses « aphorismes picturaux » qui interrogent la féminité. Les délicates sculptures d'Isabel Lucien-Brun renvoient aussi, en écho, à la fragilité humaine. Pulsions érotiques et pratiques sadomasochistes s'invitent autour de « l'extimité ». Au centre de la galerie, *L'Homme incomplet* un puissant triptyque, décline le nu masculin et féminin en grand format, nuque, bras, chevilles comprimés dans des bandages, pulpe des doigts pressant la peau du dos qui suinte. L'acrylique, l'huile et l'encre composent le matériau sur lequel Caroline Guth s'appuie pour reproduire avec une exactitude quasi-photographique l'illusion de la

chair et de ses reliefs. *Le Dernier mot* appartient-il à l'une de ces lesbiennes inspirées à l'artiste par une lecture sur les pratiques sadomasochistes ? Quel est le rapport entre corps construits sillonnés de traits noirs et corps psychiques, mystiques, enchaînés, piétinés, reliés à des fils tendus, comme autant de toiles d'araignées ? Le troublant *Topos*, présente un beau nu de femme au visage voilé, assise sur un banc, égarée au centre d'une salle d'exposition ou d'un couloir de métro.

## Solitude

Sous un tableau symbolisant le rapport mère-fille, *Mathilde* ravissante enfant aux cheveux longs est assise sur un banc au milieu de nulle part. La main du père posée sur son

épaule, la chaîne qui l'attache à son banc, réfrèment la construction de sa féminité.

La taille et le modelage, disciplines que la sculptrice Isabel Lucien-Brun aime mélanger et dont naissent ses œuvres fortes et délicates à la fois, s'harmonisent avec l'œuvre de Caroline Guth. La solitude, surtout celle du pouvoir, est son thème : un petit personnage de terre cuite et peinte, avide de pouvoir, domine en solitaire le sommet d'un œuf géant remarquablement taillé dans le bois de châtaignier. •

JACQUELINE GAMBLIN

Achronique Galerie, 42 rue du Mont Cenis, 06 22 89 01 54, jusqu'au 13 avril.

## Avec une bonne bière

La Cantine Le Myrha est le lieu idéal pour ce projet. Ses trois vitrines ouvertes sur la rue, permettent aux passants de jeter un œil, d'apercevoir les instruments anciens sur l'estrade ou les musiciens en train de jouer, et d'entrer ou pas. Les gens écoutent, discutent, vont se chercher à boire, certains partent, beaucoup restent. On n'est clairement pas à Pleyel. Le gérant, Jérôme Rivière, joue le jeu, offre un verre aux musiciens et remplit sa salle. À tel point que, victimes de leur succès, Les 5 à 7 du dimanche sont un peu à l'étroit et ont fait le choix de se délocaliser au Grand Bréguet, autre lieu ouvert par Augustin Legrand, lorsque l'affluence promet d'être forte, comme le 22 avril quand Claire Lefilliâtre, « une des grandes figures du chant ancien », est au programme. Les artistes viennent par plaisir pour partager leur art, le public se sent inclus dans le concert et découvre la musique ancienne en buvant une bonne bière ou en grignotant un morceau. Que demander de plus pour terminer un dimanche ? Avis aux amateurs, la prochaine édition à la Cantine Le Myrha aura lieu le 13 mai. Le lieu reste à définir pour le 17 juin, ensuite reprise à la rentrée. •

SYLVIE CHATELIN

Les 5 à 7 du dimanche, Cantine Le Myrha, 70 rue Myrha : [www.facebook.com/les5a7](http://www.facebook.com/les5a7)  
Ensemble Sarbacanes : [www.facebook.com/ensemblesarbacanes](http://www.facebook.com/ensemblesarbacanes)

PUBLICITÉ

## LIBRAIRIE BUCHLADEN

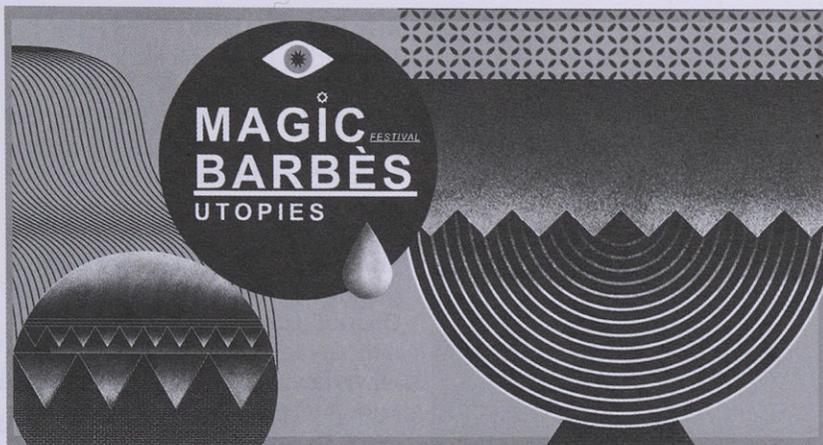
Après 30 ans de plaisir ? la retraite, je préfère dire « une nouvelle vie », arrive enfin !

La librairie Buchladen ferme le 15 juillet 2018.

Dès avril 2018, vous profiterez tous les dimanches de remises à partir de 30 % sur la totalité du stock (versions originales des littératures germaniques, traductions françaises des littératures allemandes et étrangères, dictionnaires, DVD allemands etc...) hors livres de moins de 12 mois de présence en librairie. Les commandes seront toujours assurées aux prix habituels. Les étagères seront également vendues.

Je vous attends avec plaisir.

Gisela Kaufmann,  
Librairie Buchladen, 3 rue Burq 75018 Paris  
Tél. 01 42 55 42 13, [Buchladen.paris@free.fr](mailto:Buchladen.paris@free.fr)  
Mardi à dimanche inclus de 11 h à 19 h 00 -  
Métro Blanche ou Abbesses



**Festival**  
**MAGIC BARBÈS**

Du 3 au 8 avril 2018, quartier Goutte d'or.  
Programme complet : [magic-barbes.org/](http://magic-barbes.org/)

Magic Barbès met à l'honneur les utopies. Sous cet intitulé, la 8<sup>e</sup> édition du festival qui fait danser la Goutte d'Or prévoit de distribuer du rêve et d'illuminer les esprits à travers les œuvres libres et décomplexées des créateurs sélectionnés. 16 lieux de la Goutte d'Or seront animés par les 19 événements de ce festival : concerts, lectures, parcours guidé street art, expositions. Entre autres, la parade afroféministe *30 nuances de noir* qui avait enchanté le quartier l'année dernière ouvrira la manifestation le 3 avril, à 18 h.

Vous pourrez réentendre Mohamed Lamouri, ce talentueux chanteur de raï qui a commencé sa carrière sur la ligne 2 du métro, synthétiseur à l'épaule, le même jour au FGO Barbara à 20 h. Quatre photographes exposeront à l'Echomusée autour du thème de la migration. À l'ICI, l'exposition *Bagdad mon amour* mettra à l'honneur l'engagement des artistes irakiens dans la préservation de leur patrimoine. Elle sera enrichie de multiples événements tels la lecture de *L'Épopée de Gilgamesh*, l'un des plus anciens récits du monde. À signaler aussi : les éditions Xéroglyphes proposeront un reportage croqué tout au long de la manifestation. Et bien d'autres encore. Il y en aura pour tous les plaisirs et tous les goûts. S.M.



**Théâtre**  
**UN RICHE, TROIS PAUVRES**

Du 11 avril au 6 mai au Ciné I3 Théâtre.  
De Louis Calaferte, mis en scène par Cléo Van de Walle. Avec La Compagnie Indigo.  
1 avenue Junot, 01 42 54 15 12.

*Un riche, trois pauvres* est une pièce à la fois drôle et touchante. Le texte de l'écrivain et dramaturge français Louis Calaferte montre plusieurs aspects de la nature humaine. Les personnages sont sur la scène d'un chantier onirique et cinématographique. Ce sont des marginaux, des patrons, des pauvres, des handicapés, des enfants, en somme, tous ceux qui composent la société. Sur fond de représentation, ils nous entraînent dans un spectacle frénétique qui met en lumière le burlesque et le tragique de nos existences. S.Cl.



**Danse**  
**SÉQUENCE DANSE PARIS 2018**

Jusqu'au 14 avril, au Centquatre. 5 rue Curial, 01 53 35 50 00. Programme complet : [www.104.fr](http://www.104.fr)

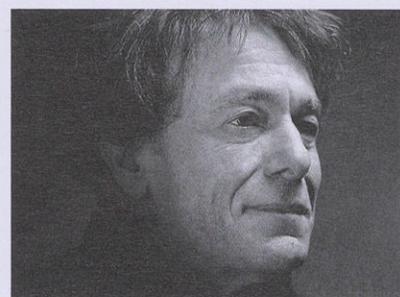
Suite de la sixième édition du festival de danse contemporaine du Centquatre. Au programme : du 3 au 5 avril, *Hérétiques*, de l'Argentine Ayelel Parolin; du 3 au 7, *Robot, l'amour éternel*, de la Japonaise Kaori Ito; les 3 et 4, *Toque*, de Gustavo Gelmini, Renato Cruz et Cyril Hernandez; du 4 au 7, *Même*, de Pierre Rigal; les 7 et 14 avril, *Graft - Chronique d'une espèce à venir*; du 10 au 14, *May B*, de Maguy Marin par Lia Rodrigues avec les jeunes de la Maré, qui vous feront participer à leur training du 10 au 21; les 10 et 11, *Ondes et fréquences*, de AragoRn Boulanger; du 12 au 14, *Du désir d'horizons*, du Burkinabé Salia Sanou (photo). A.F.



**Théâtre**  
**CRIMINEL**

Jusqu'au 17 avril à la Manufacture des Abbesses. Texte et mise en scène de Yann Reuzeau. Avec Frédéric Andrau, Morgan Perez, Noémie Daliès, Sophie Vonlanthen. 7 rue Véron, 01 42 33 42 03.

Avant de se rendre à Avignon cet été, *Criminel* fait escale à la Manufacture des Abbesses. Sur fond de drame familial, la pièce de Yann Reuzeau, le directeur de ce théâtre, met en lumière ce qui se passe après, une fois que le criminel est sorti de prison. Après 12 ans passés en cellule, Boris retrouve la liberté. Et l'heure semble aux règlements de comptes. Car si beaucoup de choses ont changé, il reste des non-dits, des zones d'ombre à éclaircir et des secrets à dévoiler. Les personnages, pris dans un tourbillon, partent en quête de leur vérité. S.Cl.



**Théâtre**  
**L'INFLUENCE DE L'ODEUR...**

Jusqu'au 22 avril au théâtre de La Reine Blanche. De Ruwen Ogien, mise en scène d'Hervé Dubourjal et Éric Bu. Avec Jean-Louis Cassarino et Hervé Dubourjal. 2 bis passage Ruelle, 01 40 05 06 96.

Trois hommes et un chien sont dans une barque qui risque de couler si on ne sacrifie pas un passager. Peut-on jeter le chien à l'eau? Et si on vous dit que les trois hommes sont des nazis en fuite et que le chien a aidé des résistants? Qu'en pensez-vous? Voici l'une des énigmes de *L'influence de l'odeur des croissants chauds sur la bonté humaine*. Au cours de ce spectacle interactif, tiré de l'œuvre du philosophe Ruwen Ogien (photo), le public est invité à penser la morale librement et à interrompre les protagonistes pour livrer son regard. S.Cl.



**Théâtre**  
**SHAMAN & SHADOC OU L'IMPOSTURE DES RATS**

Jusqu'au 6 mai au LMP (vendredis, 21h30 et dimanche, 17h30). Texte et mise en scène de Pierre Margot. Avec Guillaume Orsat, Pierre Margot/Xavier Béja et Céline Legendre-Herda/Julie Allainmat. 35 rue Léon, 01 46 06 08 05.

Deux personnages sur un banc. Tout les oppose, l'un ressemble à un SDF, l'autre est un monsieur bien mis. Entre eux, une femme énigmatique, qui entrecoupe le récit, faisant planer l'ombre d'un drame... La première pièce de l'acteur et metteur en scène Pierre Margot se définit comme « une fable tragico-immobilière à déguster entre noix et comté! » Elle a été saluée par la critique pour la qualité de son texte, l'originalité de son sujet et son ton surréaliste, entre humour et suspense. A.F.



**Théâtre**  
**LETTRES À ÉLISE**

Jusqu'au 14 avril à l'Atalante. 10 place Charles Dullin, 01 46 06 11 90. Texte de Jean-François Viot, mise en scène d'Yves Beaunesne. Avec Lou Chauvain et Élie Triffault.

À l'été 1914, Jean, l'instituteur d'un petit village auvergnat part à la guerre. Il quitte son épouse, Élise, et leurs deux enfants... À travers leurs courriers, vont se raconter leur histoire, le comique et le tragique des années de guerre, du désespoir à la tendresse. La pièce s'intéresse à celles et ceux qui ont vécu le conflit dans leur chair, en utilisant une partie de la documentation épistolaire laissée par les contemporains du conflit. Ouvrant sur une réflexion politique, elle s'interroge aussi sur l'avenir de l'Europe à l'heure où les nationalismes resurgissent. A.F.

# PARCOURS DIX-HUIT

## PHOTO PARCOURS DIX-HUIT - LA PHOTOGRAPHIE, AU-DELÀ DU RÉEL

Du 4 au 8 avril, facebook.com/  
parcoursdixhuit  
contact@segolenebrossette.com

Dix lieux culturels ont imaginé ce parcours artistique afin de créer un lien entre les différents territoires et acteurs de l'arrondissement. Galeries, centres d'art, associations, publics et privés se sont rassemblés autour du thème : *La photographie, au-delà du réel*.

Lors du vernissage, le 3 avril, un itinéraire de visite est proposé : 18 h : Espace Canopy, 19 rue Pajol, 18 h 30 : Echomusée, 21 rue Cavé, 19 h : Module, 9 rue Cyrano de Bergerac, 19 h 30 : Little Big Galerie, 45 rue Lepic, 20 h : Ségolène Brossette

Galerie, 54 rue des Trois-Frères, Studios Paris Gallery, 2-6 rue Androuet, 20 h 30 : Alain Gelberger, 6 rue Piemontesi, Galerie Rue Antoine, 10 rue André Antoine.

L'Atelier du Bateau-Lavoir (13 place Emile Goudeau) et Le Bal (6 impasse de la Défense) font également partie du parcours mais seront ouverts uniquement les jours d'exposition.

Ce même soir d'inauguration, dans le cadre du projet *Chaillot en partage à la Goutte d'Or*, la danseuse Annabelle Bonnéry et le contre-ténor Serge Kakudji, proposeront une performance, organisée par l'agence Deneulin et la Cie Lanabel, à l'Échomusée (18 h 30-21 h).

Enfin, à découvrir également, l'exposition Magna Brava Ongoing, les femmes photographes de Magnum Photos, une proposition de Susan Meiselas, chez Magnum Gallery (19 rue Hégésippe Moreau du mercredi au vendredi de 10 h à 13 h et de 14 h à 18 h). A.K.

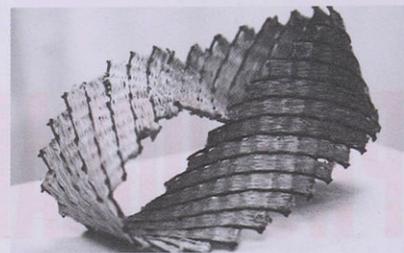


## EXPO LIVRE ILLUSTRÉ PEGGY NILLE

Atelier Nota jusqu'au 29 avril, 10 rue Ramey. 01 84 06 97 50

À l'occasion de la sortie du dernier album jeunesse *Cachés dans la mer* de l'illustratrice Peggy Nille chez Actes Sud junior, l'Atelier Nota présente les deux séries d'illustrations sélectionnées par Les Artychauts, maison d'édition d'images et d'illustrations à tirage limité.

Un album « cherche et trouve » qui explore les profondeurs de l'océan et fait pétiller les yeux de plaisir ! Dix paysages spectaculaires à scruter très attentivement : il s'agit de retrouver vingt animaux camouflés dans les fonds marins. Du requin marteau au poisson coffre en passant par les hippocampes amoureux, chacun prendra plaisir à chercher et retrouver ces animaux, et à observer une multitude de détails étonnants. A.K.



## EXPO TIDELINES SK LERNER

Galerie 3F du I6 au 22 avril, 58 rue des Trois Frères. Tous les jours de 14 h à 19 h.

Artiste franco-américaine, SK Lerner crée à partir d'objets glanés sur la ligne de marée haute -le tideline en anglais- au gré de ses voyages en France, au Maroc, en Grèce, aux Caraïbes. Cordes de pêches, poches à huîtres, bouées et autres déchets plastiques sont tissés, assemblés, transformés, revisités et parfois associés à des objets du monde naturel. Cette exploration graphique autour des lignes, formes, couleurs et textures pose la question de la place du plastique dans le monde d'aujourd'hui. Pour l'artiste, passionnée par la mer depuis son enfance en Afrique « *chaque corde, chaque morceau de plastique, chaque filet ramassé, est un de moins qui mettra en péril la vie marine* ». M.C.

## Hommage À COLETTE FRIEDLANDER

Trois ans déjà ont passé depuis ce vendredi 3 avril 2015 où tu nous as quittés.

Et ce jour-là fut la dernière fois où j'ai pu encore tenir ta main et où on s'est regardés dans les yeux. Maintenant tout est différent mais le souvenir est resté. L'œuvre de ta vie se perpétue car tous ceux qui t'ont connue, aimée et qui ont partagé ta vie voient le prolongement de ton œuvre qui fut de donner, d'aider et d'aimer ton prochain. Chère maman Colette, merci pour ce bel héritage et de continuer à me guider. Repose en paix toi que j'aime.

Ton fils Mohamed

Au cœur du 18<sup>e</sup>,  
un imprimeur près de chez vous !



IMPRESSION TRADITIONNELLE & NUMÉRIQUE  
COULEUR & NOIR/BLANC - KAKÉMONO

IMPRIMERIE  
Brochures, livrets, chemises, plaquettes, liasses, autocopiantes, têtes de lettre, affiches, etc.

IMPRESSION NUMÉRIQUE  
Manuels techniques, dossiers de presse, lettres d'informations, manuels de formation, thèses, mémoires, etc.

**PROMOPRINT** imprimerie offset et numérique

79 rue Marcadet 75018 Paris • Tél : 01 53 41 62 00 • Fax : 01 53 41 62 02  
contact@promoprint.fr • www.promoprint.fr

# PHOTOGRAPHE HUMANISTE

*Caroline Feyt ouvre début mai un lieu d'exposition. La photographe, qui a travaillé pour la Ligue des droits de l'Homme et les Petits frères des pauvres, veut en faire un espace d'échange et de partage ouvert aux artistes.*



Caroline transforme parfois son atelier logement, cité Montmartre aux artistes, en studio photo.

**S**a maison était le point de rencontre pour les dissidents russes qui arrivaient à Paris dans les années 85. J'y ai rencontré toute une intelligentsia avec une aura, un charme incroyable, des ingénieurs, des poètes... qui vivaient ici pauvrement. » Vitali Statzynsky, chez qui Caroline habite alors, a lui-même dû quitter l'Union soviétique où il était menacé par le KGB. « Cet illustrateur réputé gagnait sa vie comme bibliothécaire. Il m'avait loué une petite chambre dans le fond de son jardin, dans le 20<sup>e</sup> arrondissement. C'était le seul endroit où il ne pleuvait pas », raconte l'artiste qui réside aujourd'hui à la Cité Montmartre aux artistes, rue Ordener.

Vitali lui prête sa cuisine : « Je pouvais y faire sécher mes photos. Je les suspendais sur un fil à linge qui traversait toute la pièce. Cela l'amusait, il ne me demandait jamais de ranger. »

## S'évader

Paris est un pied-à-terre pour cette globe-trotteuse. Elle a quitté La Rochelle à 19 ans pour devenir photographe contre le souhait de sa famille, et s'échappe souvent. En Espagne, en Italie, en Norvège, en Inde... « Je traversais toute l'Europe pour faire des photos de paysage. J'avais très peu de moyens, j'ai fait du stop, j'ai vécu dans un camion pendant deux ans. »

Son travail tourne autour du noir et blanc. « Pendant une dizaine d'années, j'étais tout le temps sur les routes pour rechercher une certaine pureté. Je l'ai trouvée dans les montagnes enneigées des Alpes, en photographiant des taureaux de combat, en les mariant avec des négatifs pour avoir des images de constellation d'un taureau cosmique. J'ai photographié des flammes dans Paris. C'était une période très abstraite. »

Pour se faire connaître, Caroline multiplie les contacts. Ses photos retiennent l'attention de la Bibliothèque nationale. Elle expose à la galerie Colbert en 1990, et, successivement à la galerie d'Agnès b. et à la galerie Pierre Brullé. En 1996, elle devient pensionnaire à la Villa Médicis à Rome. En 1997, le MoMA (Museum of Modern Art) de New York lui achète une photo. Il y aura aussi la Maison européenne de la photographie à Paris, le musée de la photographie Braga au Portugal, le musée de la photographie de Charleroi, l'Artothèque de Nantes...

L'époque est à la photo argentique. Depuis, Caroline est passée au numérique. Et à la couleur. De l'abstrait au concret. L'an dernier, on a pu voir ses clichés à la Ligue des droits de l'Homme dans le cadre de l'action de parrainage organisée avec la mairie du 18<sup>e</sup> arrondissement. « J'ai fait venir plusieurs marraines et parrains et leur filleul(e) dans mon atelier-logement. Dans la pièce du fond, j'ai poussé la plante, le fauteuil, et tiré le fond blanc. Là, ils se sont mis à discuter. Ce qui m'intéressait était de photographier leurs paroles, des gestes, des gens qui s'aiment, qui s'accueillent. » L'expérience lui tient à cœur : « Je suis marraine moi-même d'un jeune Ivoirien. Ces gamins, qui ont l'âge de mon fils, traversent toute la Méditerranée pour être à l'abri et se retrouvent dans la rue à crever de faim. Cette situation n'est pas vivable. »

Quelques années plus tôt, en 2014, Caroline a aussi rencontré les Petits frères des pauvres et réalisé un travail photo sur les habitants des trois résidences du 18<sup>e</sup> : Vincent Compoint, Eugène Carrière et Anne-Marie Blaise. « Ce sont souvent des personnes qui ont été exclues et à qui on ne donne pas tellement la possibilité de prendre parti, de s'investir. Installer un studio de prise de vues, où elles se photographieraient elles-mêmes, m'est apparu comme une évidence. Nous nous faisons face, elles me racontaient leur vie et je leur racontais la mienne. À elles de choisir quand déclencher l'appareil. Parfois je leur rappelais : vous n'oubliez pas un peu d'appuyer sur le bouton ? ».

## S'enraciner

Ce virage, Caroline le date de la naissance de son fils et des cours d'histoire de l'art qu'elle suit assidûment. « Avec mon fils, Pablo, je suis descendue de mes hauteurs. Je ne pouvais plus parcourir le monde de la même manière, il a bien fallu que je trouve un autre moyen de m'échapper. J'ai suivi pendant dix ans des cours aux Beaux-Arts le lundi et le mardi. C'était d'une richesse inouïe pour moi qui suis autodidacte. »

Il y a eu aussi sa rencontre avec l'Italie. « J'ai eu un amoureux russe puis j'ai épousé un Italien. Le film Andreï Roublev de Tarkovski est un peu mon histoire, notamment cette rencontre entre un jeune qui doit faire sonner la cloche de sa ville pour l'arrivée du Tsar et qui croise des Italiens. Ce sont deux mondes qui se retrouvent, le Russe avec cette lourdeur et cette tragédie, et le pinson italien qui arrive dans un univers de boue. J'ai quitté cette gravité pour cette espèce de légèreté italienne, cette couleur. L'Italie, c'est aussi un drame aujourd'hui mais un drame joyeux. »

Caroline veut désormais lier son travail à des préoccupations d'ordre politique et social. « Maintenant, j'ai envie de représenter le monde, de le critiquer ou en tout

cas d'essayer de réfléchir au travers des images. » Pas si simple. « Une œuvre trop démonstrative provoque l'effet inverse de celui qu'on souhaite produire. L'enjeu est de créer des images suffisamment poétiques, construites pour donner envie de les regarder tout en réussissant à faire passer un message politique, qui amène à changer la vision des gens. »

## Dynamiser le quartier

Aujourd'hui, Caroline se concentre sur le lieu d'exposition de 23 m<sup>2</sup> qu'elle prévoit d'ouvrir en mai, au 30 rue Etex. Elle y proposera d'abord une exposition personnelle intitulée Humains qui rassemblera les séries Biffins, Les petits frères, Calais, Dialogues... « L'idée est de créer un espace vivant, d'échange, de partage pour dynamiser le quartier alors que beaucoup de galeries sont dans le Marais. Il en existe peu, excepté le Bal, près de la place Clichy », observe cette habitante du 18<sup>e</sup> qui a élu domicile ici depuis 14 ans. Elle songe aussi à mettre en place des ateliers photo pour des jeunes, pas forcément favorisés, qui veulent apprendre à décrypter des images et à en faire. Et pourquoi pas, un cinéma en plein air dans la friche située en face. ●

ANNE THIRIET